

[volume 8]

**Théodora, Morphée et
la marchande de poissons**



[volume 8]

**Théodora, Morphée et
la marchande de poissons**



La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faites sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (alinéa 1° de l'article 40). Cette reproduction ou représentation, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du code pénal.

Copyright XM-Auteurs et les auteurs des nouvelles
2013

Egalement disponibles chez XM-Auteurs

Concours de nouvelles, volume 1 – La première fois

Concours de nouvelles, volume 2 – Un jeune agriculteur...

Concours de nouvelles, volume 3 – Drôle de mail !

Concours de nouvelles, volume 4 – Horreur !

Concours de nouvelles, volume 5 – Pourquoi cette épitaphe ?

Concours de nouvelles, volume 6 – Un rêve »

Concours de nouvelles, volume 7 – C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit »

Concours de nouvelles, volume 8 – Théodora, Morphée et la marchande de poissons »

Ces recueils sont présentés et mis en page par Didier Hallépée (X74)

Découvrez XM-auteurs sur son site <http://www.xm-auteurs.fr>

[volume 8]

**Théodora, Morphée et
la marchande de poissons**



PRÉSENTATION

XM-Auteurs

En 2010 naissait au sein des anciens élèves de l'école Polytechnique le groupe X-Auteurs.

Au cours de ses activités, le groupe prit contact avec le groupe Mines-Auteurs, groupe rassemblant les auteurs issus des écoles des Mines.

La fusion de ces deux groupes donna naissance début 2011 au groupe X-Mines Auteurs destiné à réunir les auteurs anciens élèves de l'Ecole Polytechnique et des écoles des Mines de Paris, Saint-Etienne et Nancy, ainsi que tous ceux qui souhaiteraient en faire partie et qui seraient cooptés par les membres

Les objectifs de cette association sont :

- Aider ses membres à passer de l'intention au manuscrit, grâce à des ateliers d'écriture,
- Passer du manuscrit à l'œuvre publiable, par les moyens classiques ou par la voie électronique, grâce au comité de lecture en place,
- Diffuser les œuvres et en assurer la promotion
- Inciter les membres à écrire dans un cadre ludique et concurrentiel au travers de concours de nouvelles,
- Rencontrer des professionnels du monde littéraire, (écrivains, éditeurs, distributeurs), par des conférences sur la littérature, l'édition, notamment électronique.

En favorisant les contacts et les échanges entre les anciens élèves de grandes écoles et des universités manifestant un intérêt particulier pour l'écriture et l'édition d'ouvrages littéraires ou documentaires,

XM-Auteurs recherche aussi les œuvres écrites par des anciens élèves de ces écoles et de ces universités.

Ces objectifs ne sont pas limitatifs.

Le concours

Une des premières activités du groupe X-Auteurs fut d'organiser un concours d'écriture.

Le premier concours organisé début 2010 réunit 25 contributions. Devant ce succès, une deuxième édition fut organisée fin 2010 sous le patronage d'Erik Orsenna. Les membres de Mines-Auteurs furent invités à participer.

Avec la création d'X-Mines Auteurs, le concours s'est ouvert aux auteurs issus de Polytechnique et des écoles des Mines. La première édition de ce premier concours proposait deux sujets : « Drôle de mail ! » et « Il hésitait sur le seuil : allait-il entrer, ou bien tourner les talons et s'en aller très vite ? ». Puis vinrent les sujets « Horreur ! » et « Pourquoi cette épitaphe ? » et de nombreux autres.

Tous ces concours ont fait l'objet d'un recueil disponible auprès de l'association.

Sujet et règlement

Le sujet de cette huitième édition de notre concours est le suivant :

Les nouvelles doivent inclure **tous les éléments suivants** :

- deux personnages : « ***Théodora impératrice*** » et « ***une marchande de poissons*** »
- une situation : « ***dans les bras de Morphée, ivre morte*** »
- une réplique : « ***Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle s'emplit*** »

Les objectifs de ce concours sont :

- S'amuser, pour les écrivains et les lecteurs,
- Pousser les membres de l'association à écrire,
- Susciter des textes intéressants qui seront mis en ligne sur le site,
- Permettre, pour ceux qui le veulent, d'avoir des avis sur leur production.

Les règles sont les suivantes :

- Le concours est réservé aux membres de XMA
- Longueur maximum du texte : **7500 signes**, espaces inclus,
- Jury : tous les membres de XMA qui renverront leur grille de notation remplie à
- l'huissier du concours ne concourt pas
- Une note globale est attribuée, ainsi que des notes pour les 3 critères suivants :
 - Respect du thème, (dans le cas présent, le thème est induit par l'incipit),
 - Style, qualité d'écriture,
 - Originalité du texte.
- Les notes attribuées pour la note globale et chaque critère vont de 0 à 10.
- Classement :
 - Le classement officiel est effectué en prenant la moyenne des notes exprimées pour la note globale.
 - Des classements secondaires sont faits sur chacun des critères, en prenant la moyenne des notes exprimées pour chacun d'eux.

- Les évaluations sont anonymes.
- Les 4 classements publiés sont limités aux 10 premiers.

Recueil d'avis des autres membres :

- Nous proposons aux auteurs de solliciter les avis du jury quant à leur texte. Le but étant d'avoir un avis externe motivé, afin de pouvoir progresser.
- Les membres du jury ne sont pas obligés de donner leur avis, c'est juste un service qui leur est demandé.

Remarque : chacun peut présenter plusieurs nouvelles, mais seule la meilleure sera classée.

Les résultats

Note globale

- 1^{er} : Contribution n° 10
Philippe Vincent – Théodora Impératrice de Chine
- 2^{ème} : Contribution n° 09
Jean Deleplanque – Ego procopus
- 3^{ème} : Contribution n° 06
Pierre Raufast – La patte
- 4^{ème} : Contribution n° 11
Daniel Bonnicci – Ambroise et les drôles de dames
- 5^{ème} : Contribution n° 12
Stéphane Kaufmann – Train de banlieue

Respect du thème

- 1^{er} : Contribution n° 09
Jean Deleplanque – Ego procopus
- 2^{ème} : Contribution n° 10
Philippe Vincent – Théodora Impératrice de Chine
- 3^{ème} : Contribution n° 02
Patricia Crozel – Théodora

Style, qualité d'écriture

- 1^{er} : Contribution n° 10

- 2^{ème} : Philippe Vincent – Théodora Impératrice de Chine
Jean Deleplanque – Ego procopus
- 3^{ème} : Contribution n° 02
Patricia Crozel – Théodora

Originalité du texte

- 1^{er} : Contribution n° 09
Jean Deleplanque – Ego procopus
- 2^{ème} : Contribution n° 10
Philippe Vincent – Théodora Impératrice de Chine
- 3^{ème} : Contribution n° 06
Pierre Raufast – La patte

Et vous, qui auriez-vous choisi ?

Place à la lecture...

CONTRIBUTION N°1

Le marché

Bernard Triai

Il est 7 heures du matin, et le soleil n'a pas encore chassé la fraîcheur de la nuit. Sur le marché de Castellouse, les commerçants préparent leur étal, en discutant tranquillement.

Justinien finit de garer son camion frigorifique qui arbore fièrement l'enseigne : « **Théodora, l'impératrice du cassoulet** ». Sur le trottoir, en face, Marinette, la poissonnière, dispose la glace pilée qui va recevoir ses produits. Son mari, lui, met en place la banderole « **A l'adorable dorade** ».

Tout est calme encore, mais bientôt les cris des vendeurs, les apostrophes des clients se mêleront dans un brouhaha bon enfant surmonté par les voix puissantes de Théodora et de Marinette. Ces deux-là se ressemblent, larges de hanches et d'esprit, l'accent méridional un peu surjoué, toujours prêtes au bon mot qui séduit les chalands. Cela fait plus de vingt ans qu'elles s'affrontent dans ces joutes oratoires, sans monotonie. Mais ce matin, elles sont en petite forme et leurs discours sont moins fleuris que d'habitude. Elles se contentent de phrases toutes faites, sans l'inspiration dont elles sont coutumières.

- Pas fraîches, mes sardines ? Me dites pas ça, elles sont prêtes à sauter toutes seules dans la friture !
- Goutez mon cassoulet, Madame, Une merveille gustative ! Vous verrez, vous allez péter la santé !

On est bien loin du jour où le mari de Marinette poursuivait Justinien en courant dans tout le marché, menaçant de l'embrocher avec un espadon. Il avait fallu que Théodora le freinât avec un coup de gueule resté célèbre :

– Oh Marinette ! Espèce de morue, arrête ton maquereau, que sinon je vous fais avaler un mètre de saucisse crue à chacun...

Mais pourquoi cette panne de bonne humeur à Castellouse ? La réponse se trouve dans la ville voisine, à une quinzaine de kilomètres, où vient d'ouvrir un Centre Commercial. Du coup, la clientèle s'y presse, désertant le marché. Comme dit Marinette : « Leur grand bazar, il va nous mettre sur le sable, et même, il va nous y enterrer ! »

Comment lutter contre cette déloyale concurrence ? Théodora et Marinette s'en sont ouvertes au Maire, il y a déjà un mois et aujourd'hui, précisément, celui-ci a des propositions à leur faire. Aurait-il la solution ? En attendant, on se fait du mauvais sang, on se languit, et ça s'entend.

A la fin du marché, Théodora et Marinette, nerveuses comme des jeunes mariées, se rendent à la Mairie où Monsieur le Maire en personne les attend en se frottant les mains. Après des paroles protocolaires autant qu'inutiles, il leur expose, l'œil allumé, son idée et sa stratégie.

– Tout d'abord, bien sûr, il faut empêcher les gens de chez nous d'aller voir ailleurs. Ensuite, c'est pas tout, je veux que les villages voisins viennent se servir chez vous plutôt que dans cet Hypermarché qui ne rapporte rien à notre commune. Pour atteindre ces deux objectifs, il faut d'une part un lieu et, d'autre part, une « locomotive ». Le lieu, je l'ai trouvé : ce sera la Halle moyenâgeuse de la place du marché. Je vais la réhabiliter, avec l'appui de Bruxelles. Vous y serez installées comme des princesses. Quant à la locomotive, c'est une vraie vedette qu'il nous faut, pas un charlatan de deuxième zone. J'ai pensé à rien moins que Monsieur Gérard Deparmoi, vedette mondiale, cinématographique, œnologique autant que journalistique. C'est son intérêt : après ses tribulations cosmopolitiques, il veut renouer avec son identité française. Il a accepté de devenir citoyen d'honneur de notre ville, mais oui, parfaitement ! Avantage supplémentaire, il vendra ses vins ici, à vos côtés, dans la Halle. Toute la presse, locale, nationale et internationale est déjà prévenue. Dès samedi prochain, Gérard

Deparmoi fera une conférence de presse, et présentera lui-même les plans de la Halle. Alors, Mesdames ? ?

Théodora et Marinette restent sans voix, ce qui n'était pas arrivé depuis longtemps ! Elles se contentent de faire la bise au maire, ce qui n'était jamais arrivé. En sortant de la Mairie, elles sautent en l'air comme des cabris, malgré leur tour de taille de sumotori. L'euphorie les conduit naturellement jusqu'au Café de la Place, où un petit vin local et parfaitement biologique les aide à dorloter leur optimisme retrouvé. On boit à la santé du Maire, à Gérard Deparmoi, à la Halle, au futur, etc. si bien que Justinien, en venant les chercher, les trouve dans les bras de Morphée, ivres mortes.

Il faudra un café « spécial », dosé pour ressusciter une momie, pour les remettre un peu d'aplomb.

La fin de la semaine passe comme un rêve, en préparation de cette fête annoncée par tous les journaux. L'entrain est revenu, même si les clients sont encore trop rares, tant pour les poissons que pour le cassoulet.

Le maire a tenu parole, et une vingtaine d'ouvriers travaillent dans la vieille Halle, pour la rendre présentable. On monte une estrade, on installe la sono et les projecteurs. En attendant le jour J, on fait une ovation presque timide à un Gérard Deparmoi, venu participer à cette action. Il jure, avec des accents à la Cyrano de Bergerac, qu'on va « faire un tabac ».

Le grand jour arrive, les travaux sont achevés, la Halle est grandiose et peut recevoir la foule venue au rendez-vous. Les photographes mitraillent à l'envie Monsieur le citoyen d'Honneur de Castellouse. Les journalistes agitent leurs micros sous le nez des personnalités. L'ambiance est détendue. Monsieur le Maire savoure ces moments en pensant à sa réélection. Au moment où il clôt un discours que personne n'écoute vraiment, un Gérard Deparmoi tonitruant, à cheval sur une barricade, une cruche à la main, s'écrie en se mélangeant un peu les pinceaux : « Tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin elle se vide, euh ! non, elle se vide pas, elle se case, non ! disons qu'elle se remplit ! » Et il explose de ce rire énorme qui l'a rendu célèbre, s'en va au tonneau re-remplir sa cruche, qu'il vide d'un trait sous les applaudissements.

– Ah ! Il est bougrement gaillard, ce vin ! Et le pichet, hein ? L'ai-je bien descendu ? demande-t-il, hilare.

Le maire profite d'un instant de silence médusé pour inviter tout le monde à déguster un gargantuesque « *cassoulet-aurade, tellement bio qu'on en pleurerait* ». Ce chef d'œuvre culinaire avait été conçu et réalisé en secret par Théodora et Marinette dans un bel élan de complicité et de promesse de futures joutes oratoires. Les plats circulent et se vident aussi vite que les pichets, et l'allégresse grimpe au même rythme...

Les deux commères se tenant par la taille sont l'objet de toutes les attentions et se laissent mitrailler avec bonne humeur et sens des affaires... Les mégères sont apprivoisées, et contentes de l'être. Marinette promet même de mettre sur sa carte une « Barbutée à la Théodora » dont elle a déniché la recette sur Internet.

Les convives satisfaits et un peu pompette applaudissent à tout rompre et jurent qu'ils feront désormais toutes leurs courses dans la Nouvelle Halle.

Au milieu de cette joie communicative, le Directeur du supermarché voisin, un Romain d'origine, tente de faire une annonce concernant les prochaines promotions de son enseigne ; aussitôt, un commando d'irréductibles bretons, de passage à Castellouse, le prenant pour quelque barde maléfique, le ligotent, le bâillonnent et l'installent sur la plus grosse branche du chêne du village. La tradition est respectée, la fête peut commencer !

Le mot de la fin revient à Théodora qui s'exclame :

– Mais c'est Byzance !

CONTRIBUTION N°2

Théodora

Patricia Crozel

Moi, Théodora, Impératrice, je maintiens la cohésion, la paix et la prospérité d'un immense territoire qui s'étend de la mer, au Nord, à la grande forêt, au Sud. Il est limité à l'Est par la départementale 127, et à l'Ouest par le jardin des voisins.

Moi, Théodora, Impératrice dans l'ombre, j'inspire les réformes, je suis seule à l'origine des grandes décisions. C'est moi qui, dans les faits, gouverne, administre, règlemente cette unité foncière que chacun s'accorde à reconnaître être la plus belle du village, et même du canton.

Or moi, Théodora, Impératrice, plus connue sous le nom de Gros-boudin, déclare que cette situation ne peut plus durer : les poissons arrivent sur les étals dans un état d'ébriété absolument scandaleux. Une grosse rascasse dans les bras de Morphée, ivre morte, ce n'est déjà pas bien joli, mais une grosse rascasse décédée des suites d'un coma éthylique, c'est carrément révoltant.

Cela ne semble pas perturber outre mesure la marchande de poissons qui continue à vendre ses poissons comme si de rien n'était. La marchande de poissons fait partie de mes gens. Son mari est pêcheur. Leurs enfants, ils en ont quatre, sont idiots. Ce sont eux qui m'ont affublée de ce déplorable sobriquet de Gros-boudin, alors qu'ils ne devraient s'adresser à moi qu'avec le respect infini dû à mon rang. La marchande de poissons, quant à elle, m'appelle « ma grosse ». Ma grosse ! Alors que toute la délicatesse féminine s'exprime dans la grâce aérienne de mes moindres mouvements. Je lui pardonne parce qu'elle m'adore - mais elle est stupide, il faut bien le dire.

De corps, elle ressemble à une cruche. De tête aussi d'ailleurs. De face, de dos, de profil, de dessous sans doute : une cruche. Une cruche pleine d'ignorance, quand elle n'est pas pleine d'alcool, car madame s'enivre régulièrement. Comme les poissons. Sauf qu'elle, elle se pinte au Muscadet, alors que les poissons, je le sais - j'ai fini par le comprendre - carburent à l'eau de mer. Oui, oui, vous m'avez bien lu, les poissons boivent l'eau de mer et ça leur monte à la tête. Sinon, comment expliquer leur état sur l'étal ?

Ils sont accros, ces crétiens, et aucune démarche prophylactique n'est entreprise pour faire cesser ce fléau maritime. On compte les victimes par dizaines, par centaines, peut-être même par milliers, et tout le monde s'en moque. Personne n'intervient. Personne, sauf moi. Chaque jour, je me rends sur le port et, au bord de l'écume, je leur explique, aux poissons, qu'ils doivent cesser de boire. Ils ne comprennent rien. Mes gens non plus ne comprennent rien. Ils disent : « Ce chien est idiot : il passe son temps à aboyer après les vagues. » Je me sens seule parfois... souvent.

Ce matin, je me suis réveillée et la lumière s'est faite. Dans mon esprit je veux dire – il est loin le temps où le soleil m'attendait pour se lever. La solution s'est imposée : les poissons ne pouvaient pas m'entendre parce qu'ils étaient aquatiques, et moi pas. Il me suffisait, pour qu'enfin ils m'écoutent, d'aboyer sous l'eau. Solution géniale, et pourtant si simple.

Telle une étoile filante, je fonce vers le port et, tout au bout de la jetée, sans hésiter, je plonge.

La marchande de poisson, cette cruche, était-là. Il paraît qu'elle m'aurait regardée faire, éberluée, puis aurait crié « Mon chien ! Mon chien ! ». Il paraît qu'elle se serait mise à courir dans ma direction, et, ne me voyant pas remonter à la surface, elle aurait sauté. C'est du moins ce que j'ai entendu dire, après. J'ai aussi entendu dire qu'en essayant de sauver un basset hound de trente-cinq kilos, elle s'était bêtement noyée.

Je n'ai pas apprécié le terme « bêtement ».

Toujours est-il que lorsque l'on a repêché son corps, elle était morte. Ivre, sans doute, car tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin elle s'emplit.

Ce malheureux événement m'a fait comprendre une chose : l'éthylisme ichtyen est une fatalité, vouloir le combattre est une vaine entreprise. Depuis, je m'occupe du relogement des escargots sans domicile fixe, curieusement appelés limaces.

CONTRIBUTION N°3

Une guerre d'ego

Claude-Aimé Motongane

6h du matin sur le port, une jeune femme attend le dernier chalut. Le voilà enfin ! A peine les amarres jetées, un maréchal des logis, veille à ce que 90% du fruit de la pêche, rejoigne la criée pour renflouer les caisses de l'Etat ; le reliquat revenant de droit au pêcheur. Un édit impérial rappelle, à tout contrevenant, les risques encourus à vouloir soustraire le moindre poisson.

Lors de belles prises, Adelia prélève parfois quelques sardines pour les écouler au petit marché du village. De temps à autre un troc judicieux lui permet de ramener quelque surprise à la maison. A force de patience, elle a su se développer une petite clientèle ; Seule l'irrégularité du contenu de son panier demeure un handicap, pour pouvoir nourrir convenablement Margrit sa jeune fille de cinq ans.

Adelia s'approche du bord du quai, pour y rejoindre un marin exténué. Martins son époux est affligé par son faible résultat du jour ; Il expose à sa jeune femme les difficultés de sa dernière pêche. Après avoir subi pendant des heures une houle épouvantable dans une mer en furie, le poisson n'était pas au rendez-vous. Il avait tant espéré ramener cette fois, de quoi mieux se remplir le ventre et pourquoi pas un supplément, pour remplacer la coiffe élimée d'Adelia. Hélas une fois de plus il faudra se contenter d'un bouillon de topinambours

Après avoir marché près de deux kilomètres les deux époux se rendent chez la voisine, pour y récupérer Margrit. La bonne vieille femme en train d'éponger le front brulant de la petite commençait à s'inquiéter de leur retard. La lavandière disposant de peu de moyens pour recourir à un médecin ne savait plus à qui se vouer pour faire tomber la température.

Elle leur rappelle qu'elle trouve l'enfant plutôt chétive pour son âge. Adelia juge inutile de s'attarder à lui expliquer que la pêche ne dépend que du bon vouloir de la nature et qu'actuellement l'édit impérial ne leur facilite gère la vie. Depuis que l'empire s'est lancé dans une croisade contre l'Etat voisin, tous subissent la disette. L'effort de guerre a petit à petit grignoté le fruit du travail de tous les corps de métier. L'impératrice indifférente, sous le coup d'une querelle d'égo a lancé toute son armée dans un conflit qui perdure. Bien que le pays s'appauvrisse et que le grand chambellan tente de lui remonter les difficultés rencontrées par ses administrés, cette dernière reste insensible à toute inflexion de sa décision. Sa seule obsession : vaincre les adversaires.

« **Théodora l'impératrice** » achève son repas. La longue table bien dressée et garnie semble surréaliste pour ses deux convives provenant du front. Le plus âgé, le Général en chef, expose sans ambages à la souveraine ses inquiétudes quand à l'issue des combats. Après les nombreux mois de belligérance les troupes sont épuisées et bien des hommes sont proches de la sédition. A l'approche de l'hiver il préconise un arrangement amiable avec l'ennemi : un bon compromis vaut mieux qu'une issue fatale ! Enhardi l'officier s'aventure à poser la question fatidique : » Quel est au juste la raison de cette guerre avec un Etat jusque-là pacifique ? »

L'impératrice outré par tant d'impudence lève le bras et le général est arrêté séance tenante ; Se tournant vers son adjoint elle lui annonce aussitôt qu'il assume dès lors le commandement et qu'il doit retourner combattre à l'instant. Et surtout ne réapparaître au palais que pour annoncer la défaite de l'ennemi.

Impuissant, le vieil officier menotté, alors qu'on le mène au cachot, implore une dernière fois sa souveraine : « l'empire est au bord du gouffre, la grogne monte ! Jusque-là nul n'ose vous contredire par peur de vos représailles : attention nous atteignons les limites supportables ». En quittant la pièce il lance cette dernière phrase : « **Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle s'emplit** »

Après cet intermède l'impératrice a rejoint sa somptueuse chambre. Encore énervée par l'audace, d'un homme à qui elle accordait toute confiance, elle fait passer sa colère en vidant d'une traite deux

bouteilles de champagne. A peine quelques minutes suffisent, pour qu'elle s'affale « **dans les bras de Morphée, ivre morte** ».

L'impératrice s'est réveillée encore choquée ; Elle se remémore encore toute la scène où le jeune roi voisin Raderick, a poliment décliné son offre pourtant alléchante d'épouser son unique fille. Qu'elle n'a pas été sa surprise d'apprendre que ce célibataire allait convoler à la prochaine lune, avec une princesse, provenant d'un royaume situé au-delà des mers. Ses plus proches confidents ont ri sous cape de son infortune à marier sa fille dont on elle faisait tout pour cacher ses laideur et niaiserie. Malgré son ultimatum, imposant la rupture de ses fiançailles en contrepartie d'une guerre entre leurs deux Etats, le mariage a bien eu lieu. L'impératrice après constat de son échec cuisant, a donc opté de lancer sa croisade contre son voisin. Ce qui s'annonçait comme une simple formalité, pour un empire dix fois plus grand, est devenu un tonneau des Danaïdes, lorsqu'elle a découvert que l'épouse de Raderick, n'était autre que l'une des filles de l'Empereur des Terres du Nord. Comme il fallait s'y attendre, l'armée de Raderick s'est vue renforcée par celle de sa belle famille. La guerre qui ne devait excéder un mois selon ses conseillers est rapidement devenue un borborygme, vidant les caisses du trésor et exigeant un effort imprévu pour tous. Toutes les tentatives de Raderick, à mettre fin aux hostilités à la simple condition d'excuses formulées officiellement par Théodora, ont été vaines.

Adelia portant sa fille dans ses bras frappe au domicile du seul médecin du village. A proximité d'elle, son mari hurle devant la porte que son enfant se porte au plus mal. Hélas aucune réponse. Un inconnu vient subitement les informer que le docteur a été réquisitionné la veille pour porter secours aux blessés de guerre. Il leur indique toutefois la présence d'un guérisseur traditionnel à quelques pâtés de maison. Mais il est déjà trop tard, Margit rend l'âme peu de temps après, victime d'une mauvaise fièvre.

La foule informée par leur infortune grandit. Chacun y va de sa rancœur pour attiser la haine contre l'impératrice. Des armes rudimentaires passent de mains en mains : fourches, pics, et bâtons sont pointés en direction du palais. On murmure aux nouveaux arrivants, qu'une fille âgée de cinq ans vient de perdre la vie, du fait des caprices de l'impératrice. Un homme juché sur une estrade propose de converger vers le palais. Adelia, portant toujours Margit

dans ses bras, est poussée à la tête du cortège qui s'élance. La garde impériale tente de s'interposer, mais ramenée au strict minimum (le gros des troupes ayant été expédié par l'impératrice sur le front, malgré les conseils du chambellan), elle ne réussit pas à contenir la populace en colère. Le palais est rapidement envahi et c'est avec dégoût que l'on découvre l'opulence qui y règne, alors que partout ce n'est que souffrance.

Un paysan aux yeux révoltés de colère, avec sa vieille fourche pousse soudainement Théodora devant Adelia. D'une voix de rogomme, il demande à la « **marchande de poissons** » de lui présenter le corps sans vie.

L'impératrice est jugée séance tenante devant son unique enfant. Elle est aussitôt pendue sous les applaudissements du peuple enfin rassasié. Le général sorti du cachot est autorisé aller négocier la paix avec le roi Raderick.

La nouvelle république naissante devrait pouvoir retrouver son accalmie !

CONTRIBUTION N°4

Le poisson rouge

Fred Martinet

- Il est beau, mon poisson ! Il est beau, mon poisson, il est beau...
- Oui, il est beau... mais est-ce qu'il est frais ?
- Dis mon beau, je te souhaite d'être aussi frais que lui !

Et, très fort, à la cantonade, pour que tout le marché des Capucins puisse en profiter, Honorine s'esclaffe :

- Non, mais vous l'entendez, ce tordu ? pas frais mon poisson ? On voit qu'il débarque celui-là, et qu'il ne connaît pas l'Honorine, vé !

Honorine, la trentaine avantageuse, est dans le poisson depuis son enfance, ayant grandi en bonne part sur le marché, aux côtés de sa mère, dont elle a pris plus tard la suite.

Elle avait retiré d'un voyage en Grèce, et en particulier à Microlimano, près du Pirée, l'importance de la fraîcheur du poisson, et l'astuce de l'aquarium pour le tenir vivant jusqu'au dernier moment.

Et, de retour à Marseille, elle avait adopté cette pratique.

Aussi valait-il mieux ne pas la chatouiller sur la fraîcheur de ses poissons.

Pour leur éviter l'eau de Javel du robinet, elle s'astreignait même à aller puiser l'eau pour l'aquarium avec une cruche à la fontaine du marché, alimentée par une source naturelle jaillissant des entrailles de la colline de la « Bonne Mère », Notre-Dame de La Garde.

Et ses voisines de stand ne manquaient pas de la chiner régulièrement :

- Alors, Honorine, elle est pleine, ta cruche ?
- Plus va la cruche à l'eau, et plus elle se remplit ! répondait-elle régulièrement.

Ce jour là, pour préparer sa marchandise, elle prit grand soin de choisir ceux qui lui semblaient les plus beaux, les plus aptes à tenter une casserole.

Elle en avise un, un rouget magnifique de forme, de couleurs et d'allure.

Elle le saisit.

Lors, le poisson la regarde avec des yeux de merlan frit (!), bouge la tête de droite à gauche comme pour dire non, et ouvre et ferme la bouche comme s'il voulait parler ; tout en restant muet comme une carpe, en frétilant vigoureusement de la queue.

Experte en poissons, Honorine perçoit aussitôt un comportement inusuel chez un poisson sortant de l'aquarium. Elle engage la conversation :

- Tu as des choses à me dire, poisson ? Le poisson acquiesce de la tête.
- Tu n'es pas un poisson ordinaire ? Le poisson fait non de la tête.
- Tu as quelque chose à me demander ? Oui, fait le poisson.

Surprise, Honorine lui caresse le corps, de la tête à la queue.

Le poisson se calme, lui sourit, et tend sa gorge sur son index.

Sans savoir pourquoi, elle enserme de ses doigts la base de la tête du poisson, et effectue doucement des rotations d'un demi-tour.

Soudain, le poisson disparaît. Elle se retrouve avec les doigts en cercle, dans le vide.

Surprise, elle se demande si elle devient folle.

Levant les yeux, elle voit un très beau jeune homme devant elle, à quelques mètres, vêtu d'une sorte de pourpoint rouge.

- Mais qui es-tu, toi ?
- atta turki tana vini
- Peuchère, tu ne parles pas français ?

Ayant entendu le mot turk, elle va chercher kali, son voisin manutentionnaire, turc d'origine.

Elle fait répéter sa phrase à l'inconnu.

- atta turki tana vini
- C'est du turc ancien, dit Kali. Je comprends un tout petit peu. Je crois qu'il dit qu'il vient de turquie, il y a longtemps.
- Isbin ticki d'amor ni Teodora vizir
- Je crois qu'il dit qu'il était gentilhomme à la cour de Théodora. Peut-être l'impératrice de Constantinople.

L'échange se poursuit ainsi, laborieusement.

Honorine et Kali sont très intrigués, et cherchent à en savoir plus, malgré la barrière du langage. Ils le font asseoir, et entreprennent d'essayer de le faire s'exprimer.

Avec beaucoup d'incertitudes, ils semblent comprendre que l'intrus s'appelle Te Odor ; qu'il était à la cour de Théodora, laquelle justifiait pleinement, semble-t-il, la réputation sulfureuse qui s'attache toujours à sa mémoire.

Il faisait ainsi partie de ses nombreux favoris, qu'elle rencontrait régulièrement, mais dans une totale discrétion, pour ne pas alerter son Justinien de mari.

Quand Te Odor venait la rejoindre dans ses appartements privés, il devait être déguisé en poisson rouge ; se mêler à la livraison de la marée quotidienne à la cour ; et s'échapper au dernier moment discrètement, pour rejoindre le cheminement secret.

Or, un jour, bien qu'il fut convoqué explicitement, il avait trouvé Théodora étendue sur une méridienne, nue et totalement endormie, avec trois bouteilles de raki à ses pieds.

Il l'avait prise dans ses bras, tendrement, sans vouloir la réveiller, se contentant de lui caresser les cheveux, tout doucement.

Celle-ci avait d'abord murmuré : « Oh ! mon Morphée », lui caressant le visage et le cou.

Puis, progressivement, à demi-réveillée, elle lui avait attrapé la tête par les cheveux.

Etonnée de trouver des cheveux soyeux, alors qu'elle s'attendait à trouver une tignasse broussailleuse, elle se mit soudain à hurler :

- Mais tu n'es pas Morphée ! ?
- Mais qui t'a autorisé à entrer dans ma chambre, quand je suis dans les bras de Morphée ?
- C'est un crime ; un crime de lèse-majesté ; presque de baise-majesté.
- Mais majesté, je suis Te Odor, votre amant favori.
- Tu n'es pas Morphée ! Tu n'es pas Morphée ! J'étais dans ses bras, et voilà que tu te crois autorisé à venir me voir. Tu sais pertinemment que tu n'as pas le droit d'entrer dans cette chambre quand je suis dans les bras de quelqu'un d'autre. Tu mériterais la mort. Tu entends, la mort ?
- Bon, comme je te trouve beau, je vais adoucir ta peine, et la transmuier en transmutation. Tu vas être transformé en poisson ; dans lequel tu te reproduiras indéfiniment pendant des siècles et des siècles, jusqu'à ce qu'une femme te remarque et veuille bien te redonner vie en te caressant le cou.

- En voilà des histoires d'impératrice endormie ! de vraies histoires à dormir debout, oui, dit Honorine.

Et même si ton roman avait un tant soit peu de vérité, il y a bien longtemps qu'il n'y a plus d'empereur en France ; ni même de roi. Qu'est-ce qu'on va faire de toi ?

- Kali, qu'en penses-tu ? aurais-tu besoin d'un manutentionnaire ?
- Bah ! du travail, il y en a, s'il est courageux. Il a l'air assez costaud.
- J'm'en vais le tester pour le savoir, ami Kali, dit Honorine.

– Toi, Te Odor, viens dans ma chambre. Je vais te faire changer de tenue et m'occuper de toi.

Mais Te Odor ne bouge pas.

- Ah ! c'est vrai, tu ne parles pas le français.
- Viens, lui fait-elle de ce geste caractéristique et universel de l'index plié et animé de mouvements d'attraction alternés... et Te Odor se met en mouvement, et la suit docilement...
- Et ne me prends pas pour une vieille cruche, lui dit-elle... Plus va la cruche à l'eau, et plus elle se remplit.

CONTRIBUTION N°5

Le bal des nostalgiques

Marcel Cassou

Justine se tenait bien droite, face à la grande glace de sa chambre. A gauche, sur un lutrin, elle avait disposé l'histoire de l'empire byzantin, ouvert à la page où une peinture représentait **Théodora impératrice**. Elle trouvait qu'elle avait le même visage et les mêmes yeux que la femme de l'empereur Justinien. N'en serait-elle pas la résurrection ? N'était-elle pas, comme elle, mariée à un homme de 17 ans son aîné ?

Derrière elle on voyait le détroit de Marmara avec tous ces bateaux marchands à voile qui assuraient le commerce avec la Mer Méditerranée. Elle, par sa fenêtre, ne voyait que le canal de l'Ourcq. Elle soupira de dépit mais se ressaisit très vite.

Ce soir, pour assister au Bal des Nostalgiques, elle s'habillerait somptueusement. Serait-elle enfin élue Reine de cette manifestation annuelle où chacun exprimait, à sa façon, son admiration pour le passé. Elle appela sa servante Dolorès et l'envoya chez **la marchande de poissons** dont la camionnette « Aux délices de l'Atlantique » stationnait chaque vendredi près de chez elle.

- Jé lui prends de la morue ?
- Non, des sardines, répondit-elle en imaginant Acacus (le père de Théodora), dompteur d'ours, donnant en récompense une sardine à chaque animal après un exercice réussi.
- Ch'est pour midi ?
- Oui et prenez aussi des citrons pour mon maquillage.
- Bien madame.

Que n'avait-elle un ours chez elle ? Avec son mari cela ferait deux ! Que ce serait comique de les avoir à table côte à côte, l'un plein de poils et l'autre avec son nœud papillon ! Elle en rit toute seule.

Mais comment s'habillerait-elle pour écraser ses rivales ? somptueusement, c'est sûr ! avec quoi ?

Elle savait, par ses lectures, qu'en Théodora il y avait au moins deux femmes : l'impératrice qui dictait à son mari Justinien les décisions importantes, et aussi, selon l'*Histoire secrète* de Procope, une véritable érotomane.

Justine décida que ce soir elle n'en ferait qu'à sa tête, ne consulterait pas son mari sur ses choix et qu'elle serait la plus érotomane des érotomanes ! Elle imaginait déjà tous les Nostalgiques dans leurs tenues si diverses mais sans vraie imagination : mousquetaires, officiers d'empire, précieuses ridicules, soubrettes de cour... Les hommes se pâmeraient devant sa tenue correcte mais si provocante et les femmes en mourraient de jalousie.

Après réflexion elle se décida pour un petit chapeau bleu qu'elle orna d'une broche en croissant de lune. Son corsage mauve, profondément échancré devant, laissait deviner ses seins libres de tout support. Sa mini-jupe en cuir bleuté, achetée à Venise, lui moulait les fesses et mettait en valeur ses splendides jambes que des bas résille rendaient irrésistibles. Une fois habillée, elle appela :

– Dolorès ?

La servante arriva vite et s'arrêta, interdite.

– Madame veut sortir commé cha ?

– Ce soir, au Bal des Nostalgiques, je serai l'impératrice Théodora. Comment me trouvez-vous, Dolorès ?

– Jé peux être franche ?

– Allez, allez.

– Jé crois que si vous sortez comme cha, vous allez vous faire violer !

– Mais non, Dolorès, je veux simplement exciter tous ces mâles engoncés dans leurs costumes d'époque. Moi je serai à l'aise,

totalément à l'aise. Alors que beaucoup d'entre eux auront du mal à cacher leur émoi. Je les repèrerai vite !

- Si vous les excitez trop, il y en a bien un qui vous sautera dessus, Madame.
- Dolorès, comme aimait le dire Théodora, qui s'y connaissait : « **Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle s'emplit** ».
- Qu'est-ce que ça veut dire, Madame ?
- Ça veut dire que ce sera impossible qu'il n'y en ait pas un pour me toucher et me désirer.
- Que la Vierge Marie vous protège, Madame. Toute la nuit j'é prierai pour vous.

Le Bal des Nostalgiques commençait dès 18 heures. Cocktail champagne puis dîner somptueux, avant l'annonce du nom de la Reine de la soirée.

A l'entrée de la grande salle, Justine repéra la Vicomtesse Hella de la Faysse. Elle portait une robe longue aux décorations vaguement orientales, avec une double ceinture. Un bandeau vert maintenait en arrière ses cheveux jaune paille (quelle horreur !).

- Oh ma chère, venez-vous du pays des Mille et une nuits ?
- Non, je me suis inspirée de la tenue de la grande Sarah Bernard quand elle interpréta le rôle de Théodora, l'impératrice byzantine.
- Quelle érudition et quelle bonne idée !
- Et vous ? en hippie californienne ?
- Point du tout. Je suis l'autre face de Théodora, l'érotomane dont Procope écrit : » Tous les hommes de la Cour, en la voyant, n'avaient qu'une envie, c'était de... », vous devinez laquelle, ma chère ?
- Oui je devine, mais ne touchez pas à mon mari, compris ? Réveillez tous les morts que vous voulez, mais pas lui.

Elles rirent toutes les deux, l'une franchement, l'autre un peu jaune. Mais elles se retrouvèrent dans le même élan quand leurs regards convergèrent vers le maître de séance, habillé en Agecanonix, dont il était, hélas pour lui, le vrai clone.

Toutes les périodes historiques étant représentées, les alcools amenés par les participants étaient d'une grande diversité.

L'hydromel était trop sirupeux pour Justine et elle n'avait jamais aimé la cervoise. Elle commença par un excellent vin de noix qui se maria à merveille avec les escalopes de foie gras de canard poêlées qu'elle prit en entrée. Elle décida de ne manger que du canard, et poursuivit avec des aiguillettes à l'orange, accompagnées d'un rouge frais des Coteaux de Glanes. Un délice ! L'ambiance monta progressivement. Certains se mirent à chanter. Les douces romances laissèrent vite la place aux grivoiseries. Quatre médecins, se souvenant avec émotion de leurs années d'internat, entonnèrent avec vigueur « Le pou et l'araignée » et ainsi se poursuivit la soirée.

Tous n'arrivèrent pas intacts au dessert. Dans un coin de la salle, sur un sofa aux teintes pisseuses, une marquise ronflait sans gêne tout en s'appuyant sur un centurion aux yeux exorbités hoquetant des litanies salaces.

Justine, au comble du bonheur et d'une ivresse qui doucement progressait, riait à gorge déployée tout en continuant à boire. Elle apostropha la Vicomtesse de la Faysse en la traitant de copieuse de basse extraction. « Théodora, c'est moi » lui jeta-t-elle en pleine figure. L'autre, bégayant de fureur, lui répondit qu'elle ne parlerait plus avec une vulgaire **marchande de poissons**, qui étalait ainsi ses seins et ses fesses !

Seuls trois hallebardiers étaient (pour l'instant) restés presque sobres. Chacun avait à la main des petites fiches au nom des femmes présentes. Ils les notaient selon certains critères toujours restés secrets. Au café ils se retirèrent pour harmoniser leurs jugements. L'un d'eux, montant sur une table, déclara d'une voix forte que cette année, la gagnante, et donc la Reine de la soirée, était Justine –Théodora, impératrice byzantine.

- Où est-elle ? demanda la foule
- Justine, Justine, criaient les hommes

Tous les regards convergèrent vers une ottomane où Justine dormait paisiblement. Elle s'y était réfugiée **dans les bras de Morphée, ivre morte.**

Les applaudissements ne la réveillèrent même pas. Les quatre médecins, s'emparant de candélabres qui ornaient la salle,

l'entourèrent et chantèrent un vibrant : De profundis morpionibus...Justine, un peu éveillée, passa alors une main languissante sur sa cuisse en remontant vers sa mini-jupe. Les médecins n'avaient certainement pas lu Procope mais ils modifièrent leur répertoire et enchaînèrent avec « Les bouchées de la Reine » qui convenaient aussi très bien à une impératrice si délurée et si désirable !

CONTRIBUTION N°6

La patte

Pierre Raufast

En avril 1949, j'étais jeune berger dans la vallée de Chantebrie. Les matins, j'allais chercher les moutons à la bergerie du patron pour les emmener dans les hauteurs, au plateau des iris ou du côté du vallon d'Estarel. Je les ramenaï tous les soirs car, en cette saison, les nuits sont encore fraîches dans le pays. Par temps clair, je dormais là-haut, ce qui nous évitait à nous, berger et bestiaux, des aller-retours pénibles et inutiles. Il y avait là-haut un buron que nous partagions entre gens de la montagne à la belle saison, mais en avril, j'étais le seul.

La bergerie était une ancienne maison close, ouverte pendant les années folles. Baptisée « Théodora impératrice » du nom de sa fondatrice, une immigrée chilienne du début du siècle dernier, fille d'impératrice. Du moins l'affirmait-elle. Certains considéraient ses tenues exubérantes et ses énormes bijoux tape-à-l'oeil comme une preuve patente de son riche passé, d'autres doutaient à cause de son accent chilien un tantinet vulgaire.

Elle débarqua un jour ici avec quelques « cousines » ravissantes et racheta comptant cet ancien hôtel abandonné à la sortie du village. L'inscription « Théodora impératrice » en lettres d'or sur le fronton de la porte y est toujours, bien que passablement délavée.

Les notables de la région composèrent rapidement une clientèle fidèle et assidue à ce bordel de province, dont les

lourdes tentures en velours rouges ne suffisaient pas à combler l'ambition de sa patronne.

Sous l'occupation, les officiers allemands en firent leur second état major. Ce fut l'âge d'or de l'établissement. Le soir, ils venaient par camions entiers boire et profiter de nos trésors nationaux. Théodora, désormais en fauteuil roulant et ravie du flot continu de clients, continuait à régenter son univers, heureuse et inconsciente du destin tragique qui se jouait autour d'elle.

En 1946, la loi Marthe Richard imposa la fermeture des maisons closes. Ici, la chose était déjà presque faite : l'endroit était déjà à l'abandon depuis l'armistice. À la libération, on me raconta que Théodora et ses filles vécurent des heures difficiles puis disparurent tout à fait mystérieusement.

Fin 1946, mon patron racheta les murs silencieux et transforma cet établissement de luxure et de trahison en bergerie. Il rasa le bas, les chambres du haut servirent de grenier à foin. Le mobilier se consuma dans les cheminées pendant l'hiver.

C'est à cette époque que je descendis de la montagne pour trouver du travail au village. J'avais seize ans mais j'affirmai en avoir deux de plus pour que le patron me donne la pièce le dimanche.

Dès 1947, on ne tondit plus que des moutons dans cette bâtisse et seuls les béliers continuèrent à goûter aux plaisirs de la chair.

Un jour de fin avril 1949, je me rendis au café à cinq heures du matin, afin de boire mon jus et d'informer la patronne de mes intentions. C'était mon rituel. Sitôt levé, je regardais le ciel, observais les nuages, considérais le vent et sentais l'odeur de l'herbe. Je savais alors le temps qu'il allait faire. En fonction, j'informais la patronne si je faisais l'aller-retour ou si je dormais au buron.

Ce matin-là, le ciel était clair et froid. Un peu de givre perlait et je me dis que la prochaine nuit serait semblable. J'aurais tout loisir là-haut de parler aux étoiles et de penser aux choses. Je ne rentrerai pas.

La patronne acquiesça dans une indifférence matinale puis retourna à sa cuisine.

La journée se passa sans grande ambition. Après la sieste, j'observai les tentatives d'un écureuil pour décrocher un gland. Le bougre s'y prenait mal mais faisait preuve d'un réel courage. Il essaya une bonne vingtaine de fois. Je me dis en moi-même « bah, tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin elle s'emplit », mais curieusement, il abandonna, laissant le gland fièrement accroché à sa branche. Comment, pensai-je, pouvait-il tenter vingt fois la chose puis abandonner ? Avait-il conclu sciemment à la vacuité de sa démarche, ou capitulait-il par lassitude ?

Je fus interrompu dans mes pensées par un bêlement. Je me levai et aperçus en contre-bas, près du ruisseau, une brebis accroupie, visiblement blessée à la patte avant-droite. La pauvre s'était cassé l'os, peut-être dans un mauvais éboulement de pierres.

Je n'avais rien dans ma besace pour soulager le mal. Voilà qui contrariait mes plans. J'étais obligé de redescendre à la bergerie pour trouver de quoi faire un emplâtre. Vu l'heure, j'arriverais certainement à la nuit tombée, ce qui n'est pas sans risque à cette saison. Je la pris sur mes épaules et accompagnai mon troupeau. Mon chien rassembla et suivit de bonne grâce.

À quelques centaines de mètres de la bergerie, je vis de la lumière.

Curieux, je plantai mes brebis et m'approchai doucement.

Au niveau du chêne, j'entendis clairement des chants et des applaudissements.

Il me semblait aussi distinguer des rires de femmes, clairs et légers comme les grives de mai.

Derrière le bâtiment, au niveau de l'ancien lavoir, il y avait un volet percé. Je m'avançai prudemment et mis l'oeil.

Je vis.

Je vis la marchande de poissons danser au milieu des autres femmes qui faisaient cercle. Malgré le froid, elle ne portait qu'un petit haut noir, une culotte rouge (jamais, je n'en avais vue de telle avant) et des bas noirs tenus par des porte-jarretelles. Dieu m'est témoin qu'aucune pensée coupable ne me vint, tout absorbé que j'étais par l'étrangeté de cette cérémonie.

Les autres femmes, une dizaine environ, étaient toutes vêtues aussi légèrement. La patronne en robe à frou-frou riait de sa puissante gorge grasse. C'est elle qui les avait prévenues que la bergerie serait vide ce soir-là. Quelques bouteilles de vin rouge étaient alignées par terre.

Dans un coin, allongée sur paille, je reconnus Mathilde, la toute jeune serveuse, qui dormait dans les bras de Morphée, ivre morte, ses petits seins à l'air. Comme elle devait avoir froid la pauvre !

Puis les filles s'arrêtèrent. Un instant, je crus être démasqué, mais rentra alors une femme inconnue en tenue d'officier allemand. Les autres femmes se mirent au garde à vous et l'officier travestie en désigna une de sa cravache. Sous les applaudissements, les deux femmes commencèrent alors une chorégraphie obscène mimant la chose.

Je compris alors la triste vérité.

Ces femmes, épouses honorables, étaient toutes les anciennes filles de « Théodora l'impératrice ». Pendant les cinq années de la guerre, elles avaient vécu ici comme des reines, abreuvées

de champagne et dorlotées dans la soie par la crème de la Kommandatur locale.

Les officiers partis et la loi votée, il fallut bien retrouver la dure réalité rurale de notre pays. Elles se marièrent aux gars du coin, fermiers et viticulteurs tout aussi enrichis par l'armée allemande, et bien contents de se payer à moindre frais de si jolis minois. Pour les étrangers comme moi, on inventa la fable des filles mystérieusement disparues : il fallait bien restaurer la morale et l'honneur de tout un village.

J'entrevis ce soir-là, la nostalgie d'une époque révolue.

Compiqué de vendre du poisson quand on a été la maîtresse favorite d'un général.

Je me détachai lentement du volet troué et retournai silencieusement à mon troupeau.

Je repartis cette nuit-là au buron, laissant ces femmes à leur rite expiatoire.

Après tout, la patte d'une brebis ne valait pas tant d'histoires.

CONTRIBUTION N°7

Dernière extase de Théodora

Stéphane Berrebi

Courtisane fille d'un dresseur d'ours de cirque choisie pour épouse par Justinien 1er à l'apogée d'un Empire d'Orient miné par les querelles byzantines et menacé à ses frontières, Théodora fit toujours preuve de sagesse, de courage et d'une constante piété monophysite. Conseillère attentive, parfois trop sourcilleuse, de son époux dans le choix de ses lieutenants et lors de nombreuses crises qui auraient pu entraîner leur chute, elle mourut 17 ans avant lui, sans doute d'un cancer du sein, et fut comme lui canonisée par l'église orthodoxe.

Le texte suivant, étrange prosopopée de Théodora, retrouvé sur un papyrus dans une amphore enterrée sous le dôme de St Vital, est écrit dans un grec pré-médiéval encore classique, saupoudré de néologismes latins. Il est parfois attribué à Procope de Césarée, dont l'Histoire Secrète, de l'empire byzantin, contient bien d'autres révélations croustillantes. Toutefois quelques anachronismes troublants, avec lesquels le traducteur a tenté de s'accommoder, remettent en cause cette paternité, et accréditent la thèse du canular d'un mystérieux groupe littéraire du début du vingt et unième siècle sous le règne de l'empereur Batavus Maximus qui aurait répondu au nom de "x-minotaure" .

Je fus fille des flammes des chapiteaux et des cordages
Des grands fauves captifs aux reflets de turquoise
Et derrière les fenêtres étroites des lupanars
Secret des secrets sweet turkish delight

Aujourd'hui revêtue de la pourpre impériale
Je m'offre à toi modeste ô Christ Pantocrator
Dans cette basilique aimée de la rive rivale

Ravenne juste conquise et parée de mosaïques d'or

Creusez creusez soldats de la bonne nouvelle
Mille baptistères de triomphe pour cette jeune populace
En liesse néophyte priant dans les ruelles
Étroites de la Ville avant que nous menacent

Les cavaliers impitoyables du nouveau messager
Les nano-batonnets porteurs de peste et de supplices
Les généraux félons à la tête déjà tranchée
Et les émeutes hypomaniaques des milices

Contre les perses Sassanides j'ai choisi Bélisaire
Vainqueur incontesté du boche en occident
Qui sauva Justinien et l'Empire d'orient
Mais dépêché Narsès à Philae et sur le mont Lactaire

Je regrette les nuits de peur la danse aimée de l'ours
Au souffle de mélasse aux griffes thanatophores
ô divin paraclét je dédie à toi seul le récit de mes jours
Pour que tes larmes de répit étanchent mon amphore

Emparez vous soldats des temples de Samare
Et surtout de la dernière synagogue, qu'on y consacre la colombe
rare
D'une coupe des vins du milieu de novembre

Fuyez dans votre erreur à Rome ou Babylone en cendres
Et récitez en balançant la tête à mi-voix éplorés
Le Kol Nidré et Bob Dylan et la furie de Salomé

Que l'on verse sur moi tout ce modius de retsiné
Et que les seins perdus j'embrasse enfin et saoule encor
Pêcheuse galactique la Vierge poissonnière
Sans péchés qui dans ses adorables rets de lumière
Reçut en son chalut béni le poisson Sautor

*« Mère de l'homme dieu en vérité sans corps
Suprême nodule d'immatière divine
Hypostase de douceur je t'offre mon ruban
De larmes dans ce monde brutal et de tourments*

Entre mes bras chargés d'offrandes surmarines. »

Dans les bras de la mère de l'ichthus sauveur
A l'heure où se concocte maint complot dynastique
Vaincue par les gouttes de la vigne en pleur
Je m'abandonne enfin à l'extase et l'oubli
Trop de combats perdus pour mon rêve mystique
Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle s'emplit

CONTRIBUTION N°8

Histoire de Théodora

Michel Catin

« Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle s'emplit ».

C'est la dernière phrase qu'elle a prononcé avant de sombrer. J'étais juste derrière à ce moment-là, je l'ai prise dans mes bras et traînée jusqu'au fond de la poissonnerie pendant que les clients s'impatientaient. J'ai eu le réflexe et le temps de tirer les bancs et de rabattre les auvents pour fermer la boutique avant de la rejoindre. Certes le marché battait son plein à cette heure de la matinée. Pourtant, la nervosité de la clientèle ne tenait pas seulement à l'attente, d'autres enjeux venaient électriser les esprits. Une course de chars avait lieu à la sixième heure, le derby annuel des bleus contre les verts, où l'impératrice Théodora serait présente.

Théodora soutenait les bleus.

Tu parles si elle était émue, la belle poissonnière. Personne ne le savait dans notre quartier de Haghios-Stephanos forcément vert : Théodora était sa fille, à elle et à son pêcheur de mari qui pour l'heure se la coulait douce avec ses copains de filet après sa nuit de travail. Comme chaque fois, elle arborait ostensiblement son ruban bleu en fourguant sa marchandise toute fraîche, entre coups de bars et seiches à l'encre.

Les gens du cru, tous bardés de vert, acceptaient mal la provocation mais ils aimaient bien leur poissonnière, le meilleur poisson de la ville. Il y avait surtout la foule venue de loin pour la course et qui croyait malin de s'en prendre aux porteurs de bleu, comme si le spectacle n'avait de sens qu'avec la haine des partisans d'en-face. Dans la queue de la poissonnerie tous n'étaient pas clients, mais un

peu de brutal prêt à renverser les présentoirs luisants d'algues. Elle aimait ce défi, seule contre tous, le bleu en bataille.

Pour se donner du courage elle avait un peu forcé sur le raki dès le matin. Un gars du coin m'avait prévenu : « dis, Morphée, t'as intérêt à ouvrir l'œil, elle n'a pas l'air dans son assiette, ta patronne ». Oui, Morphée c'est mon nom. Il n'y a pas de quoi rire, nous sommes Morphée de père en fils depuis cinquante générations, le vieil Homère n'était pas encore né, alors qu'on ne vienne pas m'escagasser avec le Grand Sommeil.

Autrefois, ma patronne et sa fille se disputaient sans cesse, pires que mères et filles. On ne m'a rien appris en dehors de trimpler des caisses et découper des poissons, et mon cerveau a dû s'arrêter de tourner à cinq ans quand mes parents se sont noyés dans le Bosphore et que la poissonnerie m'a recueilli. Sans rien savoir, je voyais bien que leur violence dépassait les bornes d'une bonne mésentente entre mère et fille. J'étais terrifié parfois.

Il y eut une de ces disputes dont elles avaient le secret, et la gamine a claqué la porte en hurlant qu'elle ne reviendrait plus dans cette baraque. C'était le jour de ses quinze ans à croire qu'elle attendait cet anniversaire, et elle tint parole ; la belle poissonnière perdit son rire, lentement ; on n'y croit pas les premiers mois, mais le rire s'en va peu à peu quand dure l'attente.

Elle n'a jamais donné signe de vie. Moi que personne ne remarque je sais des choses sur sa vie secrète tout ce temps dans les bas-fonds. Qu'on ne compte pas sur moi pour les répéter : entre deux campagnes militaires aux confins de l'empire, j'ai fidèlement accompli mon travail, depuis cinquante ans que je donne des coups bien ajustés dans des poissons qui ne m'ont rien fait et c'est tout.

Les années passèrent ainsi, à attendre l'impossible retour. Un jour, notre empereur bien-aimé, que Dieu garde Justinien le Grand, s'est marié en grande pompe. Toute la ville était sortie voir le cortège nuptial. Il présenta la belle et jeune Théodora à la foule rassemblée en contrebas du palais et personne sauf moi, comme toujours, n'entendit le cri poussé par ma patronne qui venait de reconnaître dans la nouvelle impératrice sa fille disparue. « Théodora c'est pas

un nom, a-t-elle murmuré en reprenant ses esprits, c'est un nom de cruche ! ». Elle l'avait baptisée Germaine ce que je trouvais très joli.

C'est de ce jour qu'elle a commencé à boire.

Depuis, elle ne désignait plus l'impératrice que par ces mots, la cruche pleine d'eau. Son mari et moi étions les seuls à savoir de quoi et de qui elle parlait. Son mari roulait des yeux épouvantés de peur qu'on ne devine, et moi je rigolais c'était exactement le mot qui convenait. J'aimais bien l'empereur, j'avais combattu sous lui les Scythes les Thraces les Galates du temps que j'étais légionnaire romain d'orient, mais je ne supportais pas la Théodora. Elle dirigeait tout au château et chamboulait tout dans la ville.

Par exemple, elle avait interdit l'alcool au motif que Justinien n'en buvait pas. Il fallait se cacher pour boire le raki, je n'y crois pas qu'on ne peut plus boire le raki autour du Bosphore ! Même dans les courses de char, elle avait décidé que les bleus étaient les meilleurs et malheur à qui soutiendrait les verts. Mon quartier était surveillé de près, et de simple querelle sportive la situation avait pris un tour politique, le grand jeu était de fomenter des complots entre hommes aux rubans verts. Le bleu de ma poissonnière en devenait à la fois citadelle assiégée et ultime preuve d'amour maternel.

En ce jour de finale de course de char entre les bleus et les verts, dans le froid du premier mois d'hiver, l'atmosphère devant la poissonnerie était devenue irrespirable ; face à la foule prête à en découdre, la belle poissonnière m'était tombée dans les bras, vaincue par l'alcool. Il avait encore fallu qu'elle défende sa fille bec et ongles, sans que personne ne sache que c'était sa fille qu'elle défendait, sans que personne ne comprenne. Il n'y avait plus un chat pour faire mine de s'intéresser à la course de chars. Il fallait désormais se battre, il fallait remettre les verts en selle, tout ce petit monde d'artisans et de boutiquiers que les gros bleus du commerce international avaient réduit au silence depuis l'arrivée de l'impératrice. Chacun le savait, la journée se finirait dans le sang, le sang vert se mêlerait au sang bleu en une sinistre palette.

Maintenant que ma tête remue ces événements, je me dis que sa véhémence, sa cuite et sa chute finale, ont sauvé la vie de la poissonnière et ont peut-être décidé du sort de l'empire. Sinon,

comment expliquer ce qui s'est passé ensuite ? Les verts et les bleus après s'être copieusement étripés se sont alliés et retournés contre le couple impérial. Justinien, dont personne et surtout pas moi ne peut douter du courage et de la lucidité, a proposé de fuir tant qu'il était temps. Alors l'impératrice, contre toute logique, s'est redressée et a défié la foule soudain interdite, hésitante. Puis elle a ordonné le massacre, un de ces bains de sang dont l'humanité a le secret, quatre-vingt mille morts dans un stade. C'est drôle comme toujours le stade a le dernier mot.

Je suis essoufflé en fin d'histoire. Je parle trop vite et je ne pense pas, comme disent certains et ils ont raison sans doute. Je suis bien vieux aujourd'hui et d'avoir un jour tenu ma belle patronne dans mes bras suffit à occuper mes nuits sans sommeil. Mais là, avant de me taire pour toujours, je dois dire l'idée qui m'est venu en racontant, si fort que c'en est une certitude.

Si bleus et verts ligués se sont ainsi trouvés face à une Théodora déterminée et impitoyable, c'est qu'elle savait tout du ruban bleu dans la marée verte et qu'elle a voulu ce jour-là crier à sa mère son amour de fille.

Elle avait enfin compris la grandeur obstinée de l'attente sans espoir, mais sans renoncement.

CONTRIBUTION N°9

Ego procopus

Jean Deleplanque

EGO PROCOPIUS CLARISSIMUS ET DOCTISSIMUS
HISTORiarUM SCRIPTOR

Moi, Procope, le plus célèbre et le plus savant historien de mon temps, je ne peux laisser publier des âneries et des mensonges sans réagir ! Je ne me suis pas battu contre les Vandales, les Ostrogoths, les Sassanides et autres Perses avec Bélisaire, pour me laisser accuser de corruption par un stercore à peine grec.

J'ai pris Rome, moi monsieur ! J'ai déposé un pape pour en nommer un autre ! Je sais ce qu'est la vraie foi et je ne supporte pas cet histrion Jean d'Ephèse. Chargé par Justinien de vilipender les païens dans ses chroniques, il en profite pour s'attaquer au filioque et raconter des sornettes à la gloire de la Théodora.

Elle aurait soi-disant passé une enfance idyllique et pure à prier Dieu tous les jours, mais je peux témoigner que ce fut tout le contraire.

Son père qui gardait les ours de l'amphithéâtre la fit monter sur les planches dès ses douze pour exécuter des danses lascives ; il la louait ensuite, à l'heure ou même au quart d'heure, à ceux dont elle avait soulevé les sens si j'ose dire, et qui avaient de quoi payer un tarif double de celui des courtisanes de la Corne d'Or.

Bref, Théodora fit rapidement fortune au point de pouvoir à vingt ans s'acheter une belle maison près de la citerne d'Aspar où elle y organisait des orgies pour l'aristocratie. J'en fus parfois et je peux certifier que cette moecha putida terminait au petit matin dans les bras de Morphée, ivre morte.

Mais voilà qu'à force de se faire emplir, elle tomba enceinte. Comme on dit chez moi en Palestine : « Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle s'emplit ».

C'est alors que mes amis et moi, qui jusqu'à présent n'admirions que son corps, dûmes nous incliner devant sa ruse et son intelligence. Du jour au lendemain son lit fut réservé à Justinien qui finit par l'épouser.

Le reste est de notoriété publique. Quatre ans plus tard, celle que nous appelions gentiment Dodore se faisait couronner impératrice à côté de son benêt de mari qu'elle conduit depuis par le bout du nez pour ne pas citer autre chose.

Alors bien sûr, elle tenta de s'acheter une place au paradis en multipliant les grâces faites aux femmes comme si celles-ci avaient besoin d'autre chose que de coups de pieds dans le podex pour marcher droit ! Non contente de couper la tête aux violeurs, n'a-t-elle pas interdit de tuer sa femme adultère ? ! Non, mais ! Où va l'empire ? !

De notoriété publique étaient aussi ses visites à la racaille, d'autant plus notoires que j'étais chargé de les raconter.

Elle me sifflait comme un toutou et je devais tout laisser tomber pour l'accompagner avec une plume, de l'encre et une peau de chèvre.

Moi, Procope, le plus célèbre et le plus savant historien de mon temps, je me suis un jour retrouvé dans sa litière portée par quatre titanesques eunuques nubiens et précédée par un Varègue aux yeux bleus déguisé en pharaon. Je risquai une plaisanterie sur Cléopâtre qui eut l'heur de la faire sourire.

Elle était assise en face de moi, hiératique, couverte de bijoux et de pierres comme sur la mosaïque de l'église San Vitale de Ravenne. « Tu comprends mon petit Cocope, me dit-elle, il faut éblouir le peuple ! »

J'ai horreur qu'elle m'appelle Cocope, mais que puis-je contre sa toute puissance sinon murmurer Dodore en moi-même... Un peu mélancolique je contemplais avec nostalgie cette femme que je ne posséderai plus. Se rappelait-elle seulement que nous fûmes quelques fois amants ?...

Enfin la litière s'arrêta ; je descendis tenir le rideau de soie sicilienne ; Dodore déplia ses jambes nues en me laissant apercevoir une cuisse un bref instant, puis le pharaon entoura ses pieds de bandelettes qu'il recouvrit par de grosses chaussures sans grâce. Quelle faute de goût ! ... Enfin, madame descendit majestueusement.

Nous étions sur le quai de la Corne d'Or devant la porte Perama. Le marché aux poissons battait son plein au pied des remparts. Ça braillait, courrait, puait, glissait... Le niveau sonore diminuait devant l'arrivée de l'impératrice, mais ça puait et glissait toujours autant. Je me demande encore ce qui l'attirait dans ce bouge. Peut-être la nostalgie de son enfance dans le caniveau...

Toujours est-il qu'elle s'arrêta devant un étal sur lequel un petit vieux à bonnet de laine et des poils pleins les oreilles avait déposé cinq anchois et trois rougets à côté d'un temnodon sauteur. Elle tâta, parla, puis fit un signe au pharaon qui déposa quelques pièces sur la table et rafla tous les poissons.

« Cocope ? as-tu noté notre conversation... »

Non, j'étais trop loin préoccupé de maintenir mes sandales dorées à l'abri des immondices. Elle m'engueula tant et si bien qu'à l'étal suivant j'étais juste derrière elle et notai que les bruits et hurlements avaient repris. De l'autre côté de l'étal se trouvait une énorme mégère échevelée sanglée dans un sac qui baillait sur des seins nauséabonds. Pour faire peuple, elle faisait peuple ! Prolétaire même.

Dodore s'enquit de la santé du mari pêcheur, de celle des enfants, puis saisit une dorade qu'elle renifla avant de la passer au pharaon. Celui-ci confirma que le poisson n'était pas frais.

« Comment ! pas frais mon poisson ! ? » explosa la mégère. « J't'en foutrai, moi, des poissons pas frais !!! »

Et splatcht!!! Elle balança une autre dorade sur la figure de l'impératrice. Aussitôt tout se figea... Blasphème ! ... On avait sali la représentante de Dieu sur terre. Sa vengeance allait être terrible...

De fait, Dodore pointa du doigt la poissarde et clama haut et fort :
« Ca ne se passera pas comme ça ! Tu vas voir. ! mon mari et moi
avons le bras long ! »

Alors résonna, dans le suspense étendu entre les remparts et l'eau,
cette réplique qui passera les siècles : « Ça doit-être commode pour
se gratter le cul ! »

Je fus alors pris d'un fou-rire inextinguible au point de me rouler par
terre saisi de crampes... Je n'ai qu'un vague souvenir de ce qui s'est
passé ensuite. On dit que l'impertinente fut empalée sur le champ...
En revanche je me souviens fort bien, et n'ai jamais pardonné, qu'elle
me fit fouetter en public pour m'être diverti à ses dépens.

La vengeance se mangeant froide, je fis exécuter à Ravenne, en
grand secret, une mosaïque que j'emporterai avec moi dans ma
tombe.



CONTRIBUTION N°10

Théodora impératrice de Chine

Vincent Philippe

J'avais une ferme en Normandie.

Ne m'imaginez-pas pour autant en éleveur de poules et de vaches ! Datant du XVIIIème siècle, elle avait été réaménagée en maison de famille, et j'aimais venir m'y reposer les week-ends, loin des turbulences de la ville

En juin, il y avait la cueillette des cerises, et à l'automne, celle des pommes, mais ce que j'aimais par-dessus tout, c'était me promener dans la campagne, au hasard des routes et des chemins.

Un jour d'automne que j'errais ainsi au gré de ma fantaisie, je tombai par hasard sur un cimetière abandonné, où les herbes folles avaient depuis longtemps pris possession des lieux. Une chapelle, adossée à un château à l'abandon, laissait imaginer la vie qui avait dû animer ce coin perdu : les mariages, les passions secrètes, les amours déçus, les disparitions déchirantes. J'ai toujours été attiré par les vieux cimetières, on y trouve les traces sibyllines de ces tranches de vie, résumées en quelques phrases :

*A notre compagnon arrêté en plein vol,
Tes copains des ailes ébroïciennes*

ou encore :

*A notre Élise chérie, partie sans faire de bruit,
comme un ange qui passe*

J'aime à imaginer les drames qui se cachent derrière ces quelques mots à moitié effacés par le temps.

Poussant la porte grinçante du cimetière, je déambulais ainsi entre les tombes quand mon attention fut attirée par une inscription à moitié rongée par la pierre et les traces de mousse jaunâtre incrustées dans le granit, comme des taches de vieillesse sur le visage des mourants. Après quelques efforts, je pus déchiffrer l'inscription suivante :

*Ci-gît Théodora impératrice de Chine
Née en décembre 1856 en un lieu incertain
Morte le 3 janvier 1873 à Lorey
Les Habitants de Lorey compatissants.
Que Dieu accueille dans sa bonté
Cette âme simple oubliée des hommes*



Une impératrice de Chine enterrée dans ce petit hameau perdu au milieu de la campagne normande ? Il n'en fallait pas plus pour me pousser toutes affaires cessantes à découvrir la vraie histoire de cette Théodora mystérieuse. Après moultes recherches dans les mairies du Canton et les journaux de l'époque, je pus à peu près reconstituer les péripéties dramatiques de sa vie.

Théodora était arrivée au village le soir de Noël 1856 dans les bras de sa mère, silhouettes fluettes émergeant de la nuit, sorties de nulle part. L'enfant semblait âgée de quelques jours, et les villageois, dans un élan de compassion en cette fête de la nativité, les installèrent dans une maison abandonnée à la sortie de Lorey. Elles y restèrent jusqu'à la fin de leur triste vie.

Pour subvenir à ses besoins, la mère de Théodora louait ses bras aux fermiers de la région, au moment des moissons ou pour les semailles, mais ces travaux saisonniers étaient insuffisants pour les nourrir durant les longs mois d'hiver. Heureusement, elle avait hérité d'un don inné pour pêcher les poissons à main nue dans les rivières, et elle mit à profit cette habileté pour fournir les villageois en carpes, truites et anguilles tout au long de l'année. De ce jour, on ne l'appela plus dans le village que *la marchande de poisson*.

Théodora avait normalement grandi au milieu des autres enfants, mais il apparut rapidement que la pauvre fille était simplette, comme on disait alors. A l'école, où elle alla quelques années, elle essuyait les quolibets de ses camarades, et était devenue le souffre-douleur des grands comme des petits. Elle en souffrit, bien sûr, et se réfugia dans son monde intérieur, où l'imaginaire lui apporta la consolation dont elle avait besoin. Comme ses yeux étaient légèrement bridés – souvenir d'un probable marin de passage qui avait abusé de sa mère – elle se mit en tête qu'elle était la fille d'un Mandarin chinois. Avec l'adolescence, le Mandarin se transforma en Empereur, et elle déclara à qui voulait l'entendre : « *Un jour, mon père viendra me chercher, et il me fera impératrice de Chine* ».

Au fil des ans, *la marchande de poisson* s'épuisait à la tâche, si bien qu'elle tomba peu à peu dans un état de mélancolie qu'on qualifierait de nos jours de dépression. Pour oublier la dureté de sa vie, la pauvre femme se mit à boire, et après une nuit où elle avait, plus que de coutume, abusé du calva, on la retrouva, au petit matin, écroulée dans les bras de Morphée, ivre morte.

Théodora, jeune adolescente, dut alors se débrouiller toute seule, dans l'indifférence générale. Elle reprit l'activité poissonnière de sa mère, qui lui avait transmis les secrets de son tour-de-main. Cela lui permit de survivre dans sa solitude, et d'être tolérée par les habitants. Pour les jeunes du village, elle restait cependant la pauvre fille demeurée dont

on prend plaisir à se moquer, et à qui l'on n'accorde pas le statut de personne. Elle n'avait pas d'identité, elle était simplement « *la cruche* ».



Théodora, en sauvageonne qu'elle était, prit l'habitude de descendre nue dans la rivière pour attraper ses poissons lorsque le temps était suffisamment clément. Bien sûr, les gamins du village n'avaient pas manqué de remarquer cet exhibitionnisme naïf, et à chaque fois que Théodora s'apprêtait à pénétrer dans l'eau, tous les gars, tous les gars du village étaient là ...

Théodora ne manqua pas de remarquer ce soudain intérêt pour sa personne, elle qui se sentait méprisée de tous. La pauvre fille, pour être enfin reconnue, joua le jeu de cette complicité exhibitionniste, et bien sûr, de complice, elle devint complaisante. Rapidement, elle ajouta à ses activités de poissonnière, un autre commerce plus lucratif et, du moins le pensait-elle, plus valorisant : celui des hommes. Elle avait, en quelques sortes, diversifié son activité, comme on dirait de nos jours.

La pauvre enfant ne réalisait pas que les gamins abusaient d'elle, tout en continuant à la prendre pour une moins que rien. Elle restait toujours *la cruche* du village.

Un jour de fin septembre 1872 où Théodora faisait son numéro de strip-tease aquatique pour exciter le désir de ses « clients », les gamins réalisèrent à son ventre arrondi que *la cruche* était enceinte. Ce fut un concert de quolibets et de moqueries plus méchantes les unes que les autres. Le grand Jules, qui ne résistait jamais au plaisir d'un bon mot sarcastique – cet âge est sans pitié - lâcha à la cantonade :

« Tant va *la cruche* à l'eau qu'à la fin elle s'emplit ! »

Théodora ressentit comme une douleur intense cette cruelle moquerie. La blessure fut d'autant plus vive qu'elle détruisait en un instant l'image qu'elle s'était construite d'elle-même. Comment l'Impératrice de Chine pouvait-elle accepter un tel affront ?

Les jours suivants, Théodora disparut du village. Cloîtrée dans sa mesure, elle ne sortait que pour grappiller quelque nourriture à la tombée de la nuit.

Noël passa, puis le Nouvel an. Après une nuit de neige, le trois janvier 1873 au matin, un paysan trouva Théodora étendue sur la berge de la rivière, morte.

Les cieux l'avaient recouverte d'un manteau d'hermine, et sur son visage resté lisse, les cristaux de glace lui faisaient comme une parure de diamants. Dans ses cheveux, les gouttes d'eau gelées ornaient sa tête d'un diadème en perles d'Orient. Théodora l'impératrice de Chine avait rejoint ses ancêtres au paradis des Mandarins.

Le village, ému et plein de remords, lui fit, pour la ramener de la rivière, une procession digne d'une impératrice. On l'enterra dans le cimetière de Lorey. Les habitants décidèrent, pour honorer sa mémoire, de graver sur sa tombe l'inscription qui avait attisé ma curiosité.

CONTRIBUTION N°11

Ambroise et les drôles de dames

Daniel Bonicci

« Nom d'un homme ! » comme dirait mon bas rouge Ambroise. Je ne sais quel esprit m'a poussée à entrer dans cette bicoque bourgeoise qui semblait abandonnée dont l'entrée est jonchée de bouteilles vides.

Je suis présentement dans un salon sombre, orné de tableaux et surchargé de meubles épais. Je me tapis derrière l'un d'eux dans un angle de la pièce duquel j'observe et analyse... On chuchote. Oui, j'entends des voix. Il me semblait bien que la vieille demeure abritait quelques habitants, pour le moins quelques âmes.

Je ne fais aucun geste ; ma respiration est lente et régulière. Seuls mes yeux parcourent la salle. Rien ne bouge, rien ne semble y vivre. Les chuchotements se font pourtant plus intenses.

– Je ne sais pas vous, mais moi je commence à en avoir marre d'être dans cette situation. Nous la voyons de moins en moins et croupissons dans ce capharnaüm ennuyeux.

– Oh je suis comme vous Lisa ! Je ne sais pas ce que nous allons devenir. Le temps semble bien loin quand nous étions dans ce beau salon Louis XV de la rue Quincampoix.

– C'était la belle époque ! C'est là d'ailleurs que nous avons fait connaissance vous et moi. Vous rappelez-vous ?

– Oh oui ! J'étais enfin sortie de chez cette antiquaire, une vraie marchande de poissons celle-là, avec une gouaille de comptoir qui n'a pas fait de grandes affaires . Ce fut une véritable délivrance.

– J'entends des pas. La voilà qui descend !

La porte du salon s'ouvre lentement. Entre une femme d'un âge avancé. Elle est vêtue de noir, le dos légèrement courbé. Elle avance

à petits pas jusqu'à un fauteuil sur lequel elle s'affale. Il me semble qu'elle vient de s'endormir.

J'entends à nouveau les chuchotements.

- Et voilà ! Les cloches de l'angélus n'ont pas encore sonné qu'elle est déjà dans les bras de Morphée ! Vous verrez qu'un jour on la retrouvera ivre morte et plus morte qu'ivre !
- Calmez-vous Lisa. Elle réussit encore à nous entretenir. Vous avez un charme certain, n'en doutez pas !
- Comme vous êtes gentille Théodora ; j'apprécie toujours autant votre compagnie et espère bien que nous ne serons pas séparées quand Madame ne sera plus.
- Prions qu'elle s'éveille encore aujourd'hui. Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se brise...
- ... Ou qu'elle s'emplit devriez-vous dire. Cette histoire gorgée de mauvais vin, finira mal. J'en ai le pressentiment.

Je sens comme une crampe dans mon mollet gauche. J'hésite entre hurler ma présence pour réveiller la vieille et affronter ces voix dont je ne connais la provenance ou continuer à attendre que quelque chose se dénoue. J'étire ma jambe en silence. Je commence à avoir faim et m'évoque les saveurs généreuses d'un chocolat chaud auquel j'associerais bien quelques biscuits croustillants. J'espère qu'Ambroise n'a pas fait de bêtises en mon absence. Il a trouvé très amusant de ronger les talons de mes escarpins mauves la semaine dernière pendant que j'étais allée au cinéma. Quant à mes rideaux, ils ne sont que lambeaux, plus légers à tirer le soir. « Emmène-moi ! » me suppliait-il. Je ne pouvais tout de même pas l'emmener sur ma bicyclette.

Un coup de fusil me fait soudain sursauter, puis un deuxième. Une vitre s'est brisée. Un des tableaux vient de manquer de choir. Quelle maison de fous, que se passe-t-il donc ?

Alors que je reprends péniblement le contrôle de ma respiration, un homme vêtu d'une tenue de chasse entre précipitamment dans le salon.

- Tante Adèle, réveillez-vous ! J'ai tué une bécasse !
- Ah très bien, dit la vieille d'une voix fluette en ouvrant un œil.

Le neveu l'aidant à se lever, quitte avec elle la pièce où des bris de verre sont maintenant épars.

- Ça va Lisa ?
- Hum, disons que cette situation est renversante.
- Quel crétin ce neveu tout de même ! Heureusement pour nous qu'il n'était pas allé chasser le cerf avec un bazooka.
- Oh, je me sens mal ! Quel inconfort !
- Malheureusement, je ne peux rien faire pour vous ma pauvre.

Armée d'un courage certain, je décide de sortir de ma cachette pour remettre de l'ordre dans ce lieu et commence à rassembler les morceaux de verre en veillant à ne pas me couper les mains. Je n'avais pas prévue que la vieille dame reviendrait si vite, peu préoccupée sans doute par la mort brutale de la bécasse. Elle semble comme ragaillardie depuis les coups de feu.

- Que faites-vous là, mademoiselle ? Me dit-elle alors que je suis encore accroupie.
- Ex...excusez-moi, j'ai frappé, personne ne m'a ouvert. Je...je fais partie d'une association qui aide les personnes âgées à sortir de leur isolement. C'est peut-être votre cas, madame ?
- Ah, ça fait longtemps que quelqu'un ne s'est pas intéressé à moi. A part mon neveu qui vient le jeudi après-midi mais voyez le résultat ! Que voulez-vous donc savoir mademoiselle ?
- Eh bien...Heu... Cela fait longtemps que vous habitez ici ?

La vieille alors pensive se dirige vers un buffet, en sort deux verres et une carafe.

- Un guignolet, cela vous dit ? J'habite ici depuis 35 ans. J'ai vu mourir mon premier mari d'une embolie pulmonaire puis le deuxième d'un infarctus. J'ai ensuite soigné dans cette maison mes parents grabataires, partis l'un après l'autre en l'espace de six mois. Quelques temps après, un fermier voisin est venu se pendre à une poutre de mon hangar. Pour finir, j'avais un chat adorable qui a fini sa gentille vie sous les roues de la voiture du facteur.
- Alors maintenant...je bois.
- Je vois Madame, dis-je en finissant mon verre.

- Contre le malheur, il n'existe pas de grands remèdes, n'est-ce pas ?
- Non, sans doute madame, enfin je ne sais pas, je suis trop jeune... » Le guignolet me tourne la tête, je ne sais que dire.
- Mademoiselle, il y a aussi une chose que je voudrais vous dire. Vous allez sans doute être surprise. Je voudrais que vous emmeniez ces deux tableaux avec vous. Il ne faut pas qu'ils restent ici.

Surprise en effet, je regarde les portraits à côté desquels nous sommes assises.

La vieille dame se rapproche de moi et me dit à l'oreille d'une voix basse :

- Ils sont très étranges !
- Que voulez-vous dire ?
- Eh bien, ils ont des facultés que n'ont habituellement pas les objets.

Je commence à comprendre ... Je me tourne vers les toiles, redresse la Joconde qui penche sérieusement depuis les coups de feu et avise l'autre tableau.

- Et celui-là, qui représente t-il ?
- Théodora, impératrice de Byzance. Je l'ai acheté à une vieille antiquaire du quartier latin qui voulait s'en débarrasser depuis longtemps. Elle m'avait prévenue. « Moi j'vous l'dit que c'tableau, il est pas ordinaire ! ». Arrivé chez moi, il s'est mis à papoter longuement avec Mona Lisa. Avouez que ce n'est pas banal...
- Vous n'avez pas essayé de les séparer ?
- Si bien-sûr mais la situation est vite devenue insupportable car les voix se sont amplifiées, m'empêchant de dormir. Alors, je les ai remis côte à côte. Je souhaiterais maintenant que ces belles dames soient en sécurité dans un autre lieu car mon avenir est précaire. Vous comprenez ?

Un peu plus tard, tandis que je pédale, j'entends des rires étouffés. Naturellement, je me retourne et constate que je suis seule sur la petite route de campagne qui serpente au milieu des bois. J'en profite

pour m'assurer que le volumineux paquet ficelé sur le porte-bagages de mon vélo n'a pas bougé.

J'ai hâte d'arriver chez moi pour savourer un bon chocolat chaud et des petits beurrés. Ensuite j'accrocherai les tableaux, côte à côte dans le salon.

Je me demande ce qu'en dira Ambroise... Car lui aussi, je vous le promets, a la langue bien pendue.

Ce chien, c'est quelqu'un !

CONTRIBUTION N°12

Train de banlieue

Stéphane Kaufmann

A cause d'Eva, le train pour Paris allait partir sous leur nez.

Enfin, à *cause d'Eva*... c'était aussi la faute de sa mère : si Marie avait été prévoyante et avait sorti les billets avant que le bus-accordéon ne les crache sur le trottoir, les choses auraient pu être différentes. Au lieu de quoi Marie avait dû fouiller au milieu des clés, papiers, chéquier jetés pêle-mêle dans son sac tandis qu'elle bondissait dehors et que la pluie s'engouffrait dans sa chemise ; en trouvant les billets en même temps que son parapluie, elle les avait machinalement tendus à Eva pour mieux déployer le pépin -même si elles étaient déjà trempées et que cent mètres sous la tempête ne changeraient plus grand-chose.

C'est sur le quai qu'elle comprit son erreur, lorsqu'elle exigea la restitution des tickets ; le panneau indiquait un départ dans quatre minutes – *il fallait se dépêcher* – mais, les doigts raidis sur les deux rectangles de carton, sa fille la fusilla du regard.

– Tu me les as donnés. C'est à moi, prévint-elle en entraînant une épiphanie chez sa mère : à coup sûr, *le train pour Paris allait partir sous leur nez*.

Une grande lassitude envahit Marie en même temps que résonnait, dans un coin de sa tête, cette rengaine de son mari : *tant va la cruche à l'eau qu'à la fin, elle s'emplit*. Ce qu'il entendait par là, c'était qu'à force de se répéter, ce genre de situations pousserait Marie à apprendre sa leçon : elle avait confié les tickets à Eva en lui disant de les garder, et l'enfant en avait conclu qu'ils étaient *un cadeau*, parce qu'en dix années de trajets jusqu'à la Clinique, elle n'avait toujours pas compris ce qu'étaient un ticket, un train, une gare. Si Marie

essayait maintenant de les lui reprendre, Eva penserait qu'on la spoliait, ce dont il faudrait la consoler pendant tout le voyage (soit quarante-cinq minutes de pleurs et de regards outrés des autres voyageurs et ce, même si Marie rendait les tickets à Eva après les avoir oblitérés).

Sur le tableau d'affichage, l'annonce passa de quatre à trois minutes, confirmant la défaite de la jeune femme : si elle se précipitait sur le distributeur, la locomotive filerait quand même avant que l'antiquité ne crache de nouveaux billets -et elle ne voulait *vraiment pas* affronter le voyage avec une Eva chamboulée à côté d'elle.

Il fallait espérer que le prochain train ne serait pas annulé en dernière minute (ce qui arrivait fréquemment) parce que Marie prenait son service au supermarché à onze heures : entre les trajets d'aller, de retour et la consultation des médecins, elle parviendrait à peine à pointer dans les temps. Sinon, il faudrait avertir le Requin, son supérieur du rayon Poissonnerie, un homme mesquin aux airs de garde-chiourme ; il faudrait implorer sa clémence, parler une énième fois de la pathologie de sa fille : même ainsi, elle écoperait d'un sermon.

Marie coula un regard résigné vers Eva, qui l'ignora : dès l'instant où sa mère avait cessé de lui parler, elle avait sauté à pieds joints dans son Royaume Intérieur, Royaume fabuleux où des tickets de train, agités à bout de bras, avaient l'envergure d'un pélican, où chaque élément de décor trouvait une nouvelle place, choisie avec beaucoup d'extravagance ; un Royaume où Marie était *persona non grata*. Eva ne l'y faisait pénétrer qu'avec parcimonie – et rarement plus d'un instant – lorsque le plaisir de ses visions devenait presque douloureux : dans ce cas, elle aimait en parler pour s'en libérer. Mais la plupart du temps, elle gardait secrets ses fantasmes, ce dont Marie ne se formalisait pas : le plus important était qu'Eva parût heureuse.

Indifférente aux retardataires qui la dépassaient, Marie se dirigea vers l'automate à billets en prenant sa fille par la main. Mais au bout d'une dizaine de pas, celle-ci s'arrêta si brusquement que Marie manqua de perdre l'équilibre.

– Qu'est-ce qui t'arrive, ma puce ? demanda-t-elle en voyant sa fille pétrifiée.

En guise de réponse, Eva montra le distributeur et une silhouette de femme qui y était adossée, femme aussi corpulente que déguenillée, dont les triples mentons se soulevaient au rythme de ses ronflements ; d'après les relents d'alcool qu'elle dégageait et de la bouteille vide qui avait roulé contre sa cheville, elle n'était pas seulement dans les bras de Morphée. Elle était ivre morte. A *huit heures* du matin.

– Tu vas la réveiller ? demanda anxieusement Eva, et Marie secoua la tête :

– Non ma chérie, la rassura-t-elle. Je vais à la machine, je ne vais pas embêter la dame.

Eva ne donnait pas signe de l'avoir entendue ; elle gardait ses yeux rivés sur l'ivrogne et haletait. Habitée des angoisses fulgurantes de sa fille, Marie avança une main pour la calmer, lorsqu'Eva balbutia :

– C'est... c'est l'*impératrice Théodora*... T'as vu, elle est grande... t'as vu ses colliers ?

Eva agita la main pour appuyer son affirmation, l'index pointé vers des perles en toc qui scintillaient entre les seins énormes – *presque des mamelles* – de l'imposante dormeuse, pour forcer Marie à comprendre : un collier de perle devait être le signe, dans le Royaume, pour reconnaître l'impératrice... *Théodora* avait-elle dit ? Le nom n'était pas inconnu, mais Marie ne savait pas pourquoi. Eva résolut son mystère en soufflant :

– Papa disait... elle danse avec les ours. C'est une... géante. Elle peut *me manger*.

A la mention de son époux, la mémoire de Marie exhuma une vision, chipée un soir où il bordait leur fille. En bon professeur de latin, Léo tissait ses histoires de chevet de légendes antiques et maintenait Eva attentive par des récits mêlant angoisse et aventure : une fois sous la couverture, Eva adorait qu'on la terrorise. Or Marie croyait entendre le nom de Théodora au milieu d'une histoire particulièrement glaçante – *Eva ne venait-elle pas de parler d'un ours ?* – si bien qu'elle savait tourner ce quiproquo à son avantage.

– -Tu as raison, ma puce, c'est Théodora... Il faut s'enfuir, parce que si on part très vite, l'impératrice ne nous mangera pas. Tu me donnes les billets de train, on saute dans le wagon et on s'en va ?

Le regard implorant d'Eva se tourna vers elle, et l'espace d'une fraction de seconde, Marie eut le fantasme qu'il se voile d'espièglerie, que sa fille se moque de son stratagème grossier. L'instant passa cependant, la fillette acquiesça, les billets changèrent de main, Eva étant prête à sacrifier le précieux sésame pour s'éloigner de l'apparition qui *pouvait la manger*.

De son côté, sa mère ne prit pas le temps de triompher car l'affichage annonçait un *départ imminent*. Sans égard pour les récriminations de son dos, elle enveloppa Eva de ses bras, comme à l'époque de ses cinq ans, et se rua à toutes jambes sur l'oblitérateur. Deux tintements secs plus tard, elle trimbala sa fille à toute vitesse vers les portes du train et s'y engouffrait à l'instant où les sirènes annonçaient la fermeture des portes.

In extremis.

En regardant le quai s'éloigner de l'autre côté de la vitre, Marie adressa un signe de tête reconnaissant à Théodora qui continuait de sommeiller, la joue contre le métal du distributeur pendant qu'Eva la suivait des yeux avec soulagement. La mère de famille en avait déjà remercié ou maudit d'autres, et de plus étranges, pour leur intervention dans la vie de sa fille – chiens errants, extincteurs ou réverbères que son imagination transformait à sa guise et qui faisaient prendre à leur journée des tours imprévisibles.

Dans son dos, Marie sentit les mains de sa fille qui la serraient tendrement, et elle sourit. Ce n'était qu'un matin comme tous les autres.

CONTRIBUTION N°13

Et si tout était vrai ?

Guillaume Géraldès

A travers les brumes automnales, dans les ruelles sombres de Paris, le deuxième étage d'une maison vivait des pâles lueurs des bougies. Un homme d'à peine vingt ans, coiffé à la hérisson, longue redingote sur le dos, faisait les cent pas dans le cabinet du billard. Louis de Malet, c'était son nom, s'arrêtait parfois devant la porte de la salle de séjour et tendait l'oreille. Tantôt il entendait la voix d'un homme, tantôt celle d'une femme.

Après un temps qui lui parut interminable, une jeune femme portant un caraco et un fichu de linon sortit en titubant d'ivresse. Elle s'appelait Joséphine Toussaint.

Si son nom ne vous dit rien, c'est qu'elle était plus connue de ses contemporains sous celui de Théodora l'impératrice. Non que Joséphine eût été l'épouse d'un empereur ou à la tête d'un empire ; d'abord danseuse, courtisane, puis maîtresse des plus grands du royaume, sa beauté angélique l'avait élevée au rang de muse des artistes les plus talentueux de Paris et son goût pour la scène en avait fait la comédienne la plus demandée de son époque. L'impératrice des comédiennes.

– Ma foi, votre pièce est aussi ambitieuse que celles auxquelles vous nous avez habitués mon cher Caron, dit-elle à l'homme qui la talonnait, en ajustant ses cheveux – une masse de boucles blondes du plus heureux effet. La réponse à votre offre vous parviendra aux premières heures du jour.

L'homme portait une perruque à bourse que tout jeune parisien à la mode aurait trouvée parfaitement dépassée. Son habit à la française en broderie de soie et sa démarche tout à la fois souple et collet

monté témoignaient, sinon d'un rang élevé, du moins d'une certaine richesse. Il baisa avec élégance la main de la demoiselle, salua Louis, après quoi un domestique raccompagna le jeune couple sur le perron.

– Ce Beaumarchais est au théâtre ce que vous êtes à la comédie, un génie, dit Louis lorsque la porte en bois de hêtre se referma derrière eux.

– A l'inverse de moi, très cher, le génie de Caron finira par lui nuire, répondit Joséphine. A prêcher ainsi l'abolition des privilèges, il terminera sa vie embastillé. Bien que je me plaise à croire qu'aussi épais soient les murs de la Bastille, ils ne suffiraient point à lui ôter les mots.

Elle ne put réprimer un rire tandis que, remontant les plis de son caraco, elle s'aïda de Louis pour descendre les marches du perron.

– Rendez-vous compte, reprit-elle, puis elle cita : « Parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie !... Noblesse, fortune, un rang, des places ; tout cela rend si fier ! Qu'avez-vous fait pour tant de biens ? Vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus. »

– Un scandale, assurément, commenta Louis, surpris mais pas choqué. Dois-je supposer que vous ne vous rendrez pas aux noces ?

– Sitôt Sa Majesté aura-t-elle ouï ces outrages qu'elle fera interdire le *Mariage de Figaro* avant qu'un notaire ait pu consentir à l'union, répondit-elle d'une même ironie.

– Je devine donc que non. Cela est fort dommage car il m'a été donné d'entendre de la bouche de Beaumarchais une réplique qui vous aurait sis à merveille.

Joséphine le regarda avec intérêt.

– « Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle s'emplit », poursuivit-il d'un ton identique à celui du dramaturge.

– Ne prenez pas Gautier pour Garguille au riiiiiiiiiiiiii...

A une toise du fiacre, Joséphine trébucha sur un obstacle à la fois mou et robuste et tomba tête la première. Le cocher se précipita pour la relever. Il y eut du mouvement près d'eux. Un visage répugnant

émergea alors des ombres tel un troll sortant de son trou. Il s'agissait d'une vieille dame édentée, nimbée d'une odeur de poisson pourri.

Ivre de colère, Joséphine lui assena de multiples coups de soulier ponctués de quelques rouffles.

– Prenez-la en pitié ma douce, calma Louis qui, d'une main, la tira par le bras et, de l'autre, retira de la poche de son pantalon un sou qu'il balança sur la vieille dame. Il serait de bon augure de rentrer vous dégraisser.

De retour chez elle, Joséphine se dévêtit, s'employa à nettoyer sa peau souillée, avala une potion censée préserver la beauté avant de s'effondrer dans les bras de Morphée, ivre morte.

Une froideur inhabituelle tira Joséphine de son rêve. Battant par trois fois des paupières, elle aperçut l'esquisse d'un charriot noyé dans une brume argentée. Sitôt qu'elle se dressa sur un coude, une douleur aiguë l'atteignit aux côtes. Un mal dans sa bouche retint son soupir et une odeur nauséabonde lui retourna l'estomac.

Elle reconnut face à elle la maison de Beaumarchais. Autour, la rue d'Anjou. Sous ses yeux, un sou.

Avait-elle été si soûle la veille qu'elle s'était couchée là, aux pieds des escaliers ?

Non, impossible.

L'esprit contraint à l'éveil, elle constata qu'elle portait une simple tenue de coton crottée. La boue et les excréments couvraient la rue autant que son visage et ses cheveux clairsemés. Sa peau fripée, tâchée, ridée, sèche... qui n'était pas la sienne, la plongea dans un trouble si profond qu'elle se mit à trembler de terreur.

A une perche d'elle, un mendiant se réveilla en sursaut, découvrant avec incrédulité et effroi l'environnement qui l'entourait. Sans repère, il se releva trop vite et chancela comme après une nuit de beuverie.

– Par quel poison ! s'écria-t-il en se grattant violemment le crâne. Qu'est-ce donc que ce mal qui me dévore la tête et barre mon esprit ?

Joséphine – si c'était elle ? – recula, dégoûtée à la vue de ce gueux couvert de poux et défiguré par la petite vérole. Aussi, quand ce dernier se rendit compte des pustules sur tout son corps, il fut secoué de spasmes terrifiants.

- Satan m'habite ! Satan m'habite ! hurla-t-il.

Puis il s'effondra à genoux et joignit les mains devant lui.

– Dieu tout puissant, venez-moi en aide. Je ne peux qu'être dans un mauvais rêve, rien de plus. Mon nom est Jules Frémont, conseiller d'Armand Thomas Hue, marquis de Miromesnil, garde des sceaux de France. D'honneur je l'atteste ! Je me suis assoupi dans mon bureau, à Versailles. A présent je me réveille. Je me réveille. Je me réveille. MAINTENANT.

Il s'interrompt, le regard tourné vers le ciel, figé dans l'attente d'un ne-sait-quel-miracle, comme s'il pensait réellement être victime d'un mauvais rêve. Quand un cri retentit. Un cri d'horreur provenant de la maison de Beaumarchais.

Soudain, la fenêtre du cabinet du billard éclata sous la force d'un homme. Le corps gisant à terre, une mare de sang sous la tête, Pierre Augustin Caron n'était plus.

Le gueux atteint de la petite vérole se rua près de Beaumarchais qu'il reconnut et appela par son patronyme. Ce fait curieux alerta Joséphine. Son cœur s'emballa.

Et si tout était vrai...

Si elle ne rêvait pas...

Des gens sortirent de chez eux, émus, paniqués, terrifiés par ce qu'ils voyaient, et par eux-mêmes. Certains s'homicidèrent, d'autres se confondirent en prières. Des hurlements envahirent les rues adjacentes. Telle une vague, un mouvement de foule se mit à

arpenter la rue d'Anjou. Atteints par la folie, les gens se poussèrent, se piétinèrent, s'écrasèrent, grimpèrent sur les voitures qui s'écroulèrent et se renversèrent. Au moment où elle voulut fuir, Joséphine heurta un charriot chargé de poissons.

La douleur, l'âge, le désespoir, tout la retint ici. Aussi elle s'abandonna, pétrifiée et impuissante, à son funeste sort.

CONTRIBUTION N°14

Une peur bleue

Jérôme Tanon

Au confluent d'une vieille rue historique et d'un court boulevard haussmannien, se trouve à Paris une petite place sans nom, parenthèse dans le phrasé des chaussées et des trottoirs, halte pour le piéton échappé au flux urbain. Deux objets y fixent l'attention : la grille d'aération du métro, appréciée par les jolies femmes aux robes légères ; le centaure de César, dédié à Picasso, exhibant deux sexes du haut de son socle. L'un, humain, ridicule robinetterie à la base du torse, défie les autos sur le boulevard ; l'autre, bestial, superbe volume pendu entre les cuisses, fait rêver les badauds venus par la vieille rue.

A portée d'un pet de centaure, un petit immeuble défie les règles d'urbanisation du quartier : il n'a que trois étages, aucune boutique n'y a trouvé accueil. Classé pour certains détails architecturaux, il est intouchable. A l'arrière il donne sur une cour et sur un deuxième bâtiment, moins glorieux, lui-même dominé par le mur aveugle d'un immeuble moderne de dix étages. La courette dans l'espace subsistant ne reçoit jamais le soleil. Elle est bordée sur un côté par le mur de scène d'un théâtre, devenu annexe de la Comédie Française après avoir connu son heure de gloire dans l'après-guerre.

Au troisième étage vit Isidore. Chaque journée de travail, il dégringole au petit matin l'étroit escalier, traverse la cour puis le porche, ouvre la porte cochère sur la rue et revient dans la cour, où son auto l'attend.

Un matin d'automne, le jour se lève alors qu'Isidore tourne la clef de contact, embraye la marche arrière et se tourne pour guider la manœuvre...

Assise sur la banquette arrière, immobile, silencieuse, une femme le dévisage.

Tout son être se décompose. Il est envahi d'un tremblement convulsif et peut seulement bégayer, d'une voix chevrotante :

– Qui ...Qui...Qui... Êtes... Vous...

Une voix spectrale lui répond :

– Je suis une marchande de poissons.

Il faut parler, seul mode d'action disponible pour reprendre le contrôle de soi.

– Vous...Vous m'avez... Fait peur.

– Vous aussi.

Cela a été dit de la même voix monocorde. Enchaîner, à tout prix.

– Que... Voulez-vous faire ?

– Déposez-moi au premier café.

Il manœuvre l'auto, ferme le porche, puis avance jusqu'à la devanture illuminée du bistro du coin, promesse d'une délivrance imminente. La poissonnière descend et s'éloigne, silhouette énigmatique. Isidore note cependant que son sac et ses chaussures ne sont pas les accessoires d'une pauvre.

Il a repris assez de contrôle sur lui-même pour entreprendre la traversée de Paris, jusqu'à la Défense où est son bureau. Un remugle persiste dans l'auto, preuve que la dame était ivre quand elle y a trouvé refuge. Il se concentre sur la conduite, reculant le temps de l'introspection.

La routine professionnelle est un parfait antidote à son angoisse. A midi, il retrouve à la cantine ses compagnons habituels ; à eux, il peut raconter sa mésaventure. Cela déchaîne leur imagination : Espionne ? Racoleuse ? Aucun d'eux n'évoque sa peur.

Revenant du bureau, il peut raisonner tout en conduisant. Il se fixe sur un récit d'une grande banalité : une femme perdue dans la ville en état d'ébriété avancée cherche un abri pour les dernières heures de la nuit. La porte de l'immeuble est sans doute la seule qui puisse s'ouvrir sans code. Son auto l'abrite et la dissimule. Au petit matin, elle est assoupie et se laisse surprendre. Une seule énigme résiste à son analyse : marchande de poissons ?

Arrivé chez lui, il est rasséréiné par la chaude ambiance familiale. Autour de la table du dîner, il finit par raconter sa mésaventure. L'intérêt de son épouse et de ses enfants se fixe sur sa peur. Chacun y va de son explication. Ils esquissent une philosophie, à la manière de Bergson. Est-elle le propre de l'Homme ? Non, en vérité. Les peurs propres à l'Homme sont logées dans sa conscience. Il en partage d'autres avec le règne animal, elles sont viscérales. Isidore est impressionné par la sagacité, toute autodidacte, de sa progéniture. A la lumière de certaines connaissances de leur mère, ils concluent que leur père a subi la peur de la mort dans le dos, la pire.

-Une peur bleue. Ça se dit couramment et le bleu, c'est vraiment le vide, celui de l'azur, celui de l'océan. La mort dans le dos, c'est l'extinction immédiate.

L'hiver est passé, les journées s'allongent, annonçant l'été. Isidore part au bureau. Il fait déjà grand jour. Cela fait belle lurette qu'il ne ferme plus son auto et qu'il ne vérifie plus son contenu. En ouvrant la porte cochère, il observe une cohorte de bambocheurs sortant du restaurant-cabaret un peu plus loin. Ils s'interpellent bruyamment en titubant. Il arrête son auto au milieu de la rue et retourne prestement fermer la porte. Installé à nouveau au volant, il voit une femme se détacher du groupe et faire de grands gestes dans sa direction.

En un instant, elle est à la portière, l'ouvre et s'installe à la place du passager.

-Nous nous sommes déjà rencontrés. J'étais une marchande de poissons.

Cette révélation subjugué Isidore. Mais comme il est rappelé à l'ordre par des klaxons rageurs, il prend le parti d'avancer jusqu'au bistro du

coin. Il épie sa passagère. Ce n'est pas une jeune femme mais elle a bonne allure, malgré les dégâts d'une nuit bien imprégnée.

- Je vous laisse au bistro ?
- Non ! Non ! Où allez-vous ?
- A la Défense.
- Voulez-vous me déposer à Neuilly ? Je vous donnerai des explications en route.
- Volontiers ! Mais d'abord, qui êtes-vous vraiment ?
- Théodora impératrice !

Ayant lâché cette information, elle se recroqueville sur son siège et ne dit plus rien. Isidore l'observe du coin de l'œil : assurée de la suite des événements, elle prend un repos bien mérité. Le récit viendra plus tard.

- « La marchande de poissons et Théodora sont deux personnages de mélodrame. J'ai joué l'une et je joue l'autre à deux pas de chez vous. C'est une annexe de la Comédie Française, dont je suis pensionnaire. On ne veut plus de moi salle Richelieu. A présent on m'emploie ici. Vous connaissez le mélodrame ? Il s'agit de lui donner une nouvelle jeunesse.

« Le metteur en scène de la première pièce s'est vautré dans le vérisme, du coup, le texte a perdu toute fraîcheur. La Première a été sifflée. Après ça, la troupe s'est retrouvée au cabaret à l'angle de votre rue et du boulevard, comme c'est la tradition. Je me suis saoulée, j'ai insulté tout le monde. Je suis partie seule dans la nuit. Il pleuvait. En passant devant votre porche, j'ai vu qu'il n'y avait pas de code. J'ai dessaoulé dans votre auto. Je dormais quand vous êtes arrivé.

« Hier, c'était la Première d'une fable orientaliste. Lorsque les méchants triomphaient, un héraut frappait sur un gong et s'écriait : « tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se brise ». Et quand les gentils s'en sortaient, il tonnait : « tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle s'emplit ». Ça faisait rire ! Nous avons eu rappel sur rappel. Nous étions au septième ciel. Autant vous dire que l'ambiance de la fête qui a suivi était plutôt chaude ! J'étais ivre, pas morte du tout, et je n'ai insulté personne. Ça a duré toute la nuit ! Lorsque je vous ai vu sortir votre auto, je n'en croyais pas mes yeux ! Vous étiez un envoyé du destin. J'ai eu un élan incontrôlé....

« Déposez-moi ici ! »

– Pas avant que vous m’ayez répondu : si on s’enivre deux fois sans en mourir, est-ce que cela revient au même que d’être une fois ivre-mort ?

Vexée par la goujaterie d’Isidore, elle ouvre la portière et s’éloigne d’une démarche chaloupée.

TABLE DES MATIERES

PRÉSENTATION	7
CONTRIBUTION N°1	13
CONTRIBUTION N°2	17
CONTRIBUTION N°3	20
CONTRIBUTION N°4	24
CONTRIBUTION N°5	29
CONTRIBUTION N°6	34
CONTRIBUTION N°7	39
CONTRIBUTION N°8	42
CONTRIBUTION N°9	46
CONTRIBUTION N°10	50
CONTRIBUTION N°11	56
CONTRIBUTION N°12	61
CONTRIBUTION N°13	65
CONTRIBUTION N°14	70

Le sujet de cette huitième édition de notre concours est le suivant :

Les nouvelles doivent inclure **tous les éléments suivants** :

- deux personnages : « ***Théodora impératrice*** » et « ***une marchande de poissons*** »
- une situation : « ***dans les bras de Morphée, ivre morte*** »
- une réplique : « ***Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle s'emplit*** »

Nombre de signes maximum 7 500, espaces compris.

Vous trouverez ici les contributions et les résultats de ce concours. Auriez-vous choisi les mêmes lauréats ?

X-Mines Auteurs réunit les auteurs anciens élèves de l'Ecole Polytechnique et des écoles des Mines de Paris, Saint-Etienne et Nancy, ainsi que tous ceux qui souhaiteraient en faire partie et qui seraient cooptés par les membres

Les objectifs de cette association sont :

- Aider ses membres à passer de l'intention au manuscrit, grâce à des ateliers d'écriture,
- Passer du manuscrit à l'œuvre publiable, par les moyens classiques ou par la voie électronique, grâce au comité de lecture en place,
- Diffuser les œuvres et en assurer la promotion
- Inciter les membres à écrire dans un cadre ludique et concurrentiel au travers de concours de nouvelles,
- Rencontrer des professionnels du monde littéraire, (écrivains, éditeurs, distributeurs), par des conférences sur la littérature, l'édition, notamment électronique.

En favorisant les contacts et les échanges entre les anciens élèves de grandes écoles et des universités manifestant un intérêt particulier pour l'écriture et l'édition d'ouvrages littéraires ou documentaires, XM-Auteurs recherche aussi les œuvres écrites par des anciens élèves de ces écoles et de ces universités.

Ces objectifs ne sont pas limitatifs.

